

**ATELIERS D'ÉCRITURE 2022**  
**DE L'ASSOCIATION PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN**



RECUEIL DES TEXTES RÉDIGÉS DANS LES ATELIERS DE

Alain ABSIRE

Jean CAGNARD

Anne LORHO

## SOMMAIRE



<b>Atelier d'Alain Absire : Manies, rituels et autres tocs</b>	<b>4</b>
Mélanie Pech : <i>Dernier rendez-vous</i>	5
Erica Jomphe : <i>Jouer avec le feu</i>	8
Gaëtan Maran : <i>La fin des temps</i>	11
Raphaël Bodilis : <i>L'ambre d'Onofre de Silves</i>	14
Chedine Tazi : <i>Personne n'est malade</i>	17
Isidore Fontaine : <i>Toujours à l'heure</i>	20
Romain Prina : <i>Valère, artisan du vrai</i>	23
<b>Atelier de Jean Cagnard : Ecrire pour le jeu</b>	<b>26</b>
Jean Cagnard : <i>Au bon endroit</i>	27
Lucie Nicolas : <i>De chaque côté</i>	30
Auriane Vigny : <i>Et puis tu vois</i>	33
Barnabé Crespin-Pommier : <i>Mosaïque</i>	35
Jean Leblanc : <i>Qu'arrive-t-il aux ombres quand elles disparaissent ?</i>	40
Soha Safaï : <i>Résumé</i>	42
Emeline Di Sopra : <i>Sous terre</i>	44
Lucie Nicolas : <i>Suicide à Monpac</i>	46
Amélie Gyger : <i>Le grand jour</i>	52
<b>Atelier d'Anne Lorho : L'aventure poétique ou l'invention d'une langue</b>	<b>55</b>
Anne Lorho	56
Audrey Avanzi : <i>perdu le ciel</i>	57
<i>la pluie n'est plus</i>	54
<i>en silence</i>	58
Etienne Wojewedka : <i>Walter Senner</i>	59
<i>Nuit noire</i>	59
<i>Petit caillou</i>	59
<i>Lac</i>	59
<i>Nuages</i>	60
<i>Clepsydre</i>	60
<i>Carnaval</i>	60
Katia Chibi : <i>Rêve de tesson</i>	61
Claire Nicolas : <i>Sa guerre</i>	62
Claire Coursoux	64

**SESSION DU 7 AU 11 JUILLET 2021**

Ateliers d'écriture en présentiel

à

l'École Municipale d'Enseignement Artistique Nicolas Dalayrac

avec :

**Alain ABSIRE**

**Jean CAGNARD**

**Anne LORHO**

## **ATELIER D'ALAIN ABSIRE**

### **Manies, rituels et autres tocs**

Nous avons tous de ces petites habitudes enkystées qui agacent, amusent ou inquiètent nos proches. Certaines nous simplifient le quotidien en prenant en charge des tâches répétitives. D'autres, par leur retour cyclique, calment l'angoisse du temps qui passe. D'autres ne servent à rien. Mais dans tous les cas, il est difficile de nous en passer. À quel moment passe-t-on de la manie innocente au rituel quasi sacré ou à l'obsession malade ? Le défi sera de suggérer la manie de votre personnage sans l'expliquer ou la décrire trop ouvertement pour conserver le suspense, ni lasser par la répétition. Exercice de base pour la construction d'un roman, l'observation d'un personnage peut aussi constituer un portrait en soi. La brièveté en est la clé.

## **DERNIER RENDEZ-VOUS**

*Mélanie Pech*

La porte s'ouvrit sur son appartement cosy. Le camaïeu des tentures et des coussins bleus lui donnait un sentiment de quiétude. Chez elle, tout était maîtrisé. Elle posa son sac à main et enleva ses stiletto. Grande, rousse, Emma était une femme sur qui les hommes se retournaient dans la rue. Ce soir-là, elle avait rendez-vous avec l'un de ses nouveaux futurs prétendants et devait se préparer.

Comme à l'accoutumée, elle rentra du travail et se glissa dans un bain moussant. Elle y passa un long moment puis elle sortit de sa baignoire. Après s'être soigneusement rincée, elle enfila son peignoir et prit soin de démêler sa longue chevelure. Le sèche-cheveux à bout de bras, elle tira sur ses boucles pour les lisser au maximum. Arriva le moment d'enduire son corps d'un lait soyeux qui adoucissait tellement sa peau que l'envie de la caresser était irrésistible pour qui en avait les moyens. Elle se dirigea ensuite vers son impressionnant dressing. Si, dans sa vie active, elle faisait preuve d'une grande diversité de goûts, lors de ses rendez-vous, il en était autrement dans le choix de ses tenues. Elle choisit sa lingerie fine, à laquelle elle ajouta des bas coutures pour mettre le galbe de ses jambes en valeur et ses vêtements plus glamour que sexy car elle préférait suggérer que montrer. Aucun détail sur sa tenue où sa coiffure n'était différent d'un rendez-vous à l'autre. Toujours dans le contrôle elle vérifia chaque détail, étape après étape, comme un métronome, et joua sa partition habituelle. Puis vint le moment du maquillage. Face au miroir, elle peignit les lèvres de son rouge carmin habituel... Pourtant quelque chose la tracassait. Au fil des années et des rendez-vous, ce fut comme si la lueur dans son regard avait disparu. Même le trait d'eye-liner ne la ravivait plus. Au premier coup d'œil, elle ne se reconnut pas et se trouva terriblement vieillie. Où était passée sa jeunesse ? Avait-elle été tellement aux abois durant toutes ces années qu'elle ne reconnaissait plus son propre regard ? Non sans une certaine appréhension, elle décida de changer le maquillage de ses yeux. Quelle incidence cela aurait-il sur le rendez-vous de ce soir ?

Mais, du plus profond de ses souvenirs lui remonta sa pire crainte.

Au début de sa vie de femme, elle avait vécu un rendez-vous porteur de beaucoup d'espoir. Elle avait mis le paquet comme on dit pour se faire belle pour cet homme qu'elle pensait alors être le bon. Un bain, un brushing, le lissage de ses boucles pour se donner un air

plus sage, puis le choix de cette tenue si spéciale, l'espoir de se singulariser par son élégance et sa beauté.

Ce premier rendez-vous avait été une réussite et les messages empressés de cet homme l'avaient mise en confiance. Malheureusement, le deuxième rendez-vous avait tourné court et, s'enfuyant du restaurant, elle avait laissé cet homme en plan. En rentrant chez elle, interdite, elle avait décidé de garder une trace de ce qu'elle avait vécu. En fouillant son bureau, elle avait mis la main sur un carnet Moleskine en cuir beige dont elle avait voulu faire le confident de son aventure. Ainsi avait-elle raconté le premier rendez-vous, avant, une semaine plus tard, d'effacer les souvenirs du deuxième comme s'il n'avait jamais eu lieu

Depuis, elle consignait dans son carnet les souvenirs de son passé amoureux.

Avant de se préparer pour ce soir, elle regarda son carnet comme avant chaque rendez-vous « potentiellement » amoureux. Elle y notait les centaines de rencontres qu'elle avait avec des hommes qu'elle contactait par le biais d'applications via son smartphone. Sa préférée lui permettait de sélectionner avec beaucoup d'attention les candidats qui noirciraient les pages de son fameux carnet. Toute soirée y était décrite avec le maximum de détails. Chaque homme, bien sous tous rapports, du moins en apparence, avait sa page personnelle. Des vêtements qu'il portait à ce qu'il avait commandé au dîner ; de la tournure qu'avait pris la conversation, aux compliments qu'il avait pu lui adresser... elle notait tout. Chaque fiche lui permettait de comparer les hommes entre eux, leurs tailles, leurs poids qu'elle leur demandait systématiquement, la couleur de leurs yeux ou celle de leurs cheveux s'ils leur en restaient : aucun détail ne lui échappait. Le lieu du rendez-vous était toujours dans le même restaurant. Elle s'occupait de la réservation pour être sûre d'occuper sa table personnalisée. Toutefois, malgré un nombre incalculable de rendez-vous sur ces deux dernières années, elle s'était toujours arrangée pour ne jamais donner de deuxième rendez-vous. Une fois écrit sur son carnet, le premier, le seul, devait rester gravé dans le marbre.

Terrifiée par sa folie, elle se rendit donc à ce nouveau rendez-vous.

Elle rencontrait souvent des @bogoss069, @charmant123, mais le pseudo @Hmysterieux, de l'homme de ce soir l'intriguait. Cet arobase l'avait presque conquise.

L'homme l'attendait dans un café que, prévenant, il avait pris soin de choisir près de chez elle. Il lui avait dit qu'il porterait une veste bleue.

Quand elle le vit, elle vint frapper son épaule. Il se retourna et lui adressa son plus beau sourire. Alors... Elle le reconnut.

C'était lui.

L'homme qu'elle avait quitté précipitamment lors de leur deuxième rendez-vous.

En quelques secondes, le cœur affolé, elle dut décider quoi faire. Le deuxième rendez-vous lui revint en mémoire... Le champagne, les fleurs, l'écrin... Elle lui sourit, prit une inspiration et, les jambes tremblantes, s'assis à côté de lui.

Puis, le soir venu, de retour chez elle, les yeux embués de larmes, elle jeta ses carnets désormais inutiles.

## JOUER AVEC LE FEU

*Erica Jomphe*

Dans les ombres de la nuit qui se dissipent peu à peu, la pièce est tranquille. Les rideaux flottent dans la brise tiède qui se glisse par les fenêtres ouvertes. Maude rejoint l'alcôve où réside l'autel. Face au rituel qui attend mes gestes, une vague de colère efface le sommeil qui s'attardait dans son corps. Elle regarde la pierre de jade qui luit même dans la lueur ambrée du matin, le pot d'argile dans lequel elle pige habituellement le sel, les allumettes, l'encens. Elle ne touche à rien, une rage fertile la cloue sur place. Les mots qu'elle récite tous les matins affluent dans sa gorge. Elle les avale et ne dit rien. Elle contemple l'autel le temps que la lumière du jour se fasse sentir dans son dos, le temps que la maisonnée s'éveille. Une porte s'ouvre, l'eau s'écoule d'un robinet... Alors, Maude quitte le salon en hâte et remonte à sa chambre sans se faire voir.

Lorsqu'elle redescend beaucoup plus tard, ses frères se chamaillent pour la salle de bain, sa mère se plaint de son père qui ronfle, son père se plaint de sa mère qui vole les couvertures. Dans la cuisine, Maude prend une banane, se verse du café qu'elle boit calmement au milieu de ce chaos. En sortant, sa mère lui demande si, ce matin, elle a accompli le rituel. Maude fait semblant de ne pas avoir entendu. Le café lui réchauffe l'estomac. Son père s'en va dans le jardin cueillir des fleurs pour sa grand-mère; la voilà seule dans la cuisine. Dans un moment de paix éphémère, elle songe à ce qu'elle fera avec ses amies après l'école. Elles iront peut-être flâner dans une boutique, celle avec les belles bagues dans la vitrine... Sinon, elles descendront au canal pour y lancer des cailloux en faisant un vœu. Ses amies souhaiteront encore attirer l'attention des garçons. Maude s'en moque un peu des cailloux à vœux, ce n'est pas de la vraie magie. Elle souhaitera sûrement quelque chose aussi.

Se plantant devant elle, sa mère l'interrompt dans ses pensées :

- Tu ne m'as pas répondu, t'as bien fait le rituel?
- Mais oui, t'inquiète, lui répond-elle prenant l'air innocent.

Elle sait trop bien que lui dire autre chose ne mènerait à rien et qu'elle finirait enfermée dans sa chambre pour boudier. Tandis qu'elle avale ce qu'il lui reste de café, sa mère ajoute de son ton le plus sévère : « C'est un privilège, tu sais, la magie. Pense à ton arrière-grand-mère, à tout ce qu'elle a fait pour nous. » Même si elle connaît l'histoire par cœur, Maude est bien obligée de l'écouter à nouveau. Son arrière-grand-mère était sorcière, sa grand-mère était sorcière, sa mère est sorcière. Et maintenant, c'est son tour. Son apprentissage en magie a commencé avec ce rituel que son arrière-grand-mère avait créé pour protéger sa famille des mauvais esprits. Avant elle, toutes ces femmes



ont pris la responsabilité du rituel porte-bonheur, et à présent il tombe sur elle. Quand elle a demandé pourquoi ses frères étaient exclus de cette charge, sa mère a répliqué qu'en tant que fille aînée, c'était à elle de prendre soin de sa famille.

Mais Maude est rancunière. Elle ne veut pas être sorcière. Elle ne veut rien savoir du rituel, ni de cette responsabilité familiale. Elle veut aller à l'école comme une fille normale, devenir enseignante peut-être, ou pâtissière. Ses amies ont beau être gentilles, si elle ose parler de magie, elles baissent les yeux ou se taisent, avant de changer le sujet. C'est pire encore avec les autres élèves qui la voient comme une folle, qui l'évitent à plusieurs bouts de bras ou qui la traitent de toute sorte de noms. Il vaut mieux ne pas en parler.

Tandis que son père annonce en rentrant qu'il est bientôt l'heure de partir à l'école, sa mère lui bloque le chemin un instant pour lui dire qu'elle est jeune et qu'elle comprendra avec l'âge et l'expérience l'importance de la magie dans leur famille. « Tu dois être fière de ton héritage, lui lance-t-elle, même quand les autres à l'école trouvent ça étrange. » Maude hoche la tête gentiment. Elle fait la bonne fille, quand tout dans elle veut exploser. Finalement sa mère lui libère le chemin. En sortant de la cuisine, Maude voit son père lui faire un clin d'œil. Elle n'est pas certaine de comprendre pourquoi.

À présent, habillée, lavée, brossée, Maude attend ses frères à la porte. Son sac est lourd sur son épaule. Dehors, elle perçoit le brouhaha matinal de la ville. Il y a aussi l'horloge qui, dans le salon, égrène les secondes, annonçant un retard inévitable. Elle aimerait bien partir sans eux, d'ailleurs c'est la même histoire tous les matins, mais sa mère la maudirait de se promener seule dans la ville. Assez grande pour assumer la responsabilité de la famille, mais trop jeune pour être indépendante.

Des voix s'élèvent dehors. Des coups sur la porte font sursauter Maude. C'est sa voisine, essoufflée sur le seuil. Maude n'a pas le temps de lui demander ce qu'elle veut, la femme se met à crier : « Viens vite, c'est ta grand-mère ! »

Maude reste figée dans le cadre de porte. Sa mère, son père, ses frères la bousculent pour se précipiter hors de la maison. Tout à coup l'alerte-incendie retentit dans le quartier et Maude retrouve le contrôle de ses membres. Entraînée par la foule frénétique, chamboulée par les pompiers, elle ne voit plus les siens. Malgré elle, elle se dirige vers la colonne de fumée qui noircit le ciel. Ses yeux lui piquent, son cœur bat à toute volée, elle tente de repousser ses cheveux sur son visage avec des mains tremblantes.

Se libérant enfin des gens hébétés face à la tragédie, elle tombe sur sa mère, en larmes dans les bras de son père. Au bout de la rue, les flammes lèchent le peu qui reste de la maison de sa grand-mère. Une chaleur monstrueuse s'en échappe. Ses frères ne sont que silhouettes devant la

brillance ; un debout, un à genoux. Les pompiers braquent leurs tuyaux sur le brasier, mais il est trop tard. Épouvantée, elle ne peut que constater le désastre mourant sous les jets d'eau.

Quand sa mère porte enfin les yeux sur elle, Maude reconnaît dans son regard une accusation plus brûlante que le feu qui crépite et se tord encore.

## LA FIN DES TEMPS

*Gaëtan Maran*

Le journal du vendredi est dans sa boîte aux lettres. La une n'est pas joyeuse mais elle ne lit que les dernières pages, la météo, l'horoscope et la chronique Histoire. Elle ne savait pas que Louis III était mort en percutant le linteau d'une porte, c'est idiot quand même. Son café est prêt, elle le boit chaud avec deux biscottes. Dagobert sur les genoux, elle somnole en attendant de pouvoir se recoucher. Elle écoute distraitemment la radio, elle dit que la musique cubaine la fait voyager. Parfois même jusqu'à la destination la plus exotique, celle de son enfance. Le soir, elle passe un dernier coup de balai, elle aime que tout soit propre.

Du journal du samedi elle n'a lu que la chronique Histoire. Henri II a péri des séquelles d'une joute. Quelle époque, hein ! La cafetière en colère manifeste sa présence, les bords de sa tasse sont brûlants sur ses lèvres. L'odeur du café Grand-mère lui rappelle son père. Les biscottes s'effritent, Dagobert en lèche les miettes tombées sur le dallage glacé. Quand il ronronne assez, elle n'a pas besoin de musique pour combler le silence. Durant la journée du moins, le soir c'est plus difficile. Elle passe le balai, au cas où, un jour, ses enfants viendraient.

Le journal du lundi est arrivé. La une est atroce mais elle ne lit que les dernières pages, la météo, l'horoscope et la chronique Histoire. Ils annoncent des orages spectaculaires pour le lendemain. Son café est prêt, elle le boit tiède avec deux biscottes. Son chat dort quelque part, en attendant de pouvoir l'imiter, elle rêve. Sûrement qu'ils font des travaux à côté, elle doit monter le volume pour entendre la radio. Le soir, elle donne un dernier coup de balai, il aimait que tout soit propre.

Le journal du mardi n'est pas là. Pas grave, elle en relit un vieux. Il ne faisait pas bon être sagittaire il y a six mois et deux jours. Son café est froid, elle ira sonner chez le voisin pour qu'il répare sa machine. Son chat traîne dans les parages, toujours fourré n'importe où celui-là. A la radio son programme habituel est annulé. Qu'importe, malgré le silence les absents sont là, comme toujours. Elle passe le balai dans sa chambre, c'est rapide puisque tout est déjà propre.

Elle demandera aussi au voisin de vérifier son abonnement, le journal du mercredi n'est pas là non plus. Qu'importe, elle peut en imaginer chaque ligne les yeux fermés. Elle caresserait son chat si elle pouvait seulement mettre la main dessus. Des coups violents sur sa porte interrompent sa pause-café. Des jeunes ou de la pub sans doute. Avec les sirènes en boucle dehors, il vaut mieux rester chez soi. On rediffuse un programme historique à la radio. Charles VIII aussi est mort en se cognant au linteau d'une porte. Décidément. A cause des jeunes sans doute, il y a des gravats sur son dallage blanc, elle les balaie avant de s'endormir.

On est jeudi sûrement, pas besoin de lire la météo pour savoir qu'il fait un temps effroyable. L'orage a grondé toute la nuit au-dessus de sa tête. Dagobert doit se cacher quelque part, effrayé. Elle boit une troisième tasse de café froid pour tenir la journée, elle n'a plus qu'une biscotte pour l'accompagner. Le voisin aurait dû venir aujourd'hui pour les courses et le reste. Il y a des débris partout dans sa maison, elle passe le balai en écoutant la radio pour se donner du courage. Une fois sa dernière heure venue elle balayerait ses cendres elle-même si elle le pouvait.

Elle s'imagine qu'on est vendredi, *Le week-end enfin !...* pense-t-elle encore malgré ses longues années de retraite. Les vieux journaux brûlent pour alimenter sa cheminée. D'une main distraite, elle caresse Dagobert qui n'est pas là. Elle boit son café sans biscotte, sans ses parents, sans son mari, sans ses enfants. Le voisin a dû déménager en urgence, à la place de sa maison il y a un trou gros comme celui d'un obus. Elle écoute les interférences à la radio, parfois elle croit entendre de la musique cubaine. Un vieil horoscope lui annonce encore qu'elle va trouver l'amour. Au début, son mari lui lisait du Rimbaud. Elle danse seule avec son balai, il y a des soirs où elle arrive presque à les éteindre, ces absents qui sont toujours là.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1715 était aussi un dimanche. Elle ne souvenait plus que Louis XIV avait régné 72 ans. Il a vu mourir son fils, son petit-fils et un arrière-petit-fils. Le roi Soleil la console de sa misère. Il pleut dans sa tasse de café et dans sa cuisine, il faudra dire au voisin de faire quelque chose. Elle balaye l'écume comme si ça faisait la moindre différence. Au moins son lit est au sec, comme ses paupières. Elle n'a jamais fait partie de ces ingrats qui se plaignent de leur sort.

Le lundi il y a deux fois plus de rubrique nécrologique comme il y a toutes celles du week-end, le lundi elle se sent moins seule car elle y retrouve des connaissances, des amis

perdus de vue, des notables du coin. Des fois elle s'imagine y découvrir sa mort à elle, c'est idiot elle le sait. Ce lundi il n'y a toujours pas de journal de toute façon. Dagobert n'a rien mangé depuis plus d'une semaine. Il perd l'appétit comme elle. Elle ne veut que ses biscottes. Elle n'a plus la force de vouloir autre chose. Depuis deux jours la radio est morte car l'électricité est coupée. Le balai marche encore, au moins.

Les Mercredi, elle les aimait tant dans son enfance. Son père lisait son journal accoudé à la gazinière. Dans les décombres de sa cuisine, son vœu est exaucé, elle retrouve un paquet de biscottes. Elle les déguste comme on savoure un grand plat. Elle retrouve Dagobert aussi. Il dort comme un soldat dans un poème de Rimbaud. Dans ses bras, elle le console, elle se console, le café paraît chaud tant ses lèvres sont froides. Elle repense à tous ces rois morts d'avoir vécu, l'horoscope du jour, la météo du lendemain. La musique cubaine berce tout ce qu'il y a de plus beau en elle. Par le plafond éventré de sa cuisine s'imisce un rayon de soleil hivernal. Elle ferme les yeux pour y laisser rougeoyer ses paupières.

## L'AMBRE D'ONOFRE DE SILVES

*Raphaël Bodilis*

Les hommes atteignirent le village au dernier jour de l'été, traînant dans leur sillage un butin lourd et clinquant. Plus enclins à se séparer des blessés que des bracelets d'or et des calices mouchetés de sang, ils n'avaient pas abandonné la moindre pièce malgré l'épuisement et la faim qui les taraudaient. C'était leur dû, le salaire qu'ils retiraient d'années passées à éventrer des indigènes au cri de : « Vive le Roi ! » Ravis d'arpenter à nouveau les rues de leur enfance, ils venaient déposer dans un joyeux chaos la victoire au seuil de leurs mesures fatiguées.

Quand Onofre De Silves se détacha du cortège, Luana, sa femme, eut un mouvement de recul. Elle attendait un homme immense et chahuteur, elle retrouvait un époux sale, aux gestes saccadés et aux traits creusés. Était-ce vraiment son mari ? Mais quand il l'enferma dans cette étreinte brutale qui lui avait tant manquée, Luana remercia la guerre de lui avoir rendu son époux.

Pour prouver qu'il n'avait rien perdu de sa superbe, Onofre prit à peine le temps de poser son barda qu'il ouvrait déjà en grand les portes du clos pour que tous puissent entrer. Là, laissant les récits s'entrechoquer dans des éclats de voix, à l'ombre des murs peints à la chaux, on percevait des fûts de vinho tinto. Rugissant de son gros rire où se précipitaient toutes les pierres et les ruisseaux de son pays, Onofre répéta la même histoire à chaque convive : « J'ai trouvé cette relique dans une alcôve rongée de lierre et tapie derrière des plantes grandes comme trois hommes ! C'est le reflet du soleil sur la pierre qui m'a accroché l'œil. J'ai hésité à arracher la gemme, mais l'assemblage était si exotique que j'ai pensé pouvoir en tirer un bon prix. Au retour, comme je n'y connais goutte, je l'ai amenée au premier joaillier venu. C'est de l'ambre jaune, m'a-t-il dit, et du grossier, enchâssé dans quelques vieux ossements fatigués. J'aurais pu ramasser un caillou sur la route que je m'en serais trouvé aussi riche. Mais va, ça me fait un souvenir. »

Et il repartit dans son rire d'ogre qui effrayait ses poules. Pas dérangé par sa déconvenue – ou alors conscient de sa chance insolente, à lui qui n'avait rien laissé de son corps dans les contrées hostiles –, il proclamait que cet « assemblage exotique » était la relique d'une religion inconnue sur laquelle leur armée s'était abattue comme une vague sur un château de sable.

Sur cette relique, on ne voyait d'abord que la cage thoracique. Couverte de la mousse encore verte de la jungle amazonienne, elle était brisée et érodée en de nombreux endroits. Des fissures lui couraient dessus comme des colonnes de fourmis et les côtes étaient couvertes de gravures, écriture rudimentaire ou bien fresque décorative. En son sein, entortillé dans un enchevêtrement de lianes

fibreuses, dormait un ambre jaune. Grossièrement polies, ses arêtes accrochaient la lumière en reflets venimeux.

L'objet fit sensation et, pour en rajouter, Onofre suspendit la relique sur deux gros clous, malgré les protestations de Luana qui trouvait l'idée du plus mauvais goût.

On oublia vite l'étrange trophée. C'est qu'il fallait regagner ses champs, reprendre ses gestes là où on les avait laissés. Tous les matins, Onofre prit l'habitude de passer la main sur l'un des os de la relique puis sur son cœur. Plus habituée aux blasphèmes de son mari, Luana s'amusait de cette superstition nouvelle. Un soir cependant, elle trouva Onofre debout devant la relique, la main refermée autour de l'ambre comme pour le soupeser. Dès qu'il sentit la présence de sa femme, il recula précipitamment et, rouge d'une honte qu'elle ne comprit pas, il quitta la pièce sans un mot.

Luana devint méfiante. Les jours suivants, elle remarqua que son mari ne pouvait s'empêcher, dès qu'il entra dans la pièce, de caresser les os patinés, ou bien de passer la main entre les côtes du squelette pour effleurer la pierre. Elle garda le silence, n'osant aborder le sujet : depuis qu'Onofre était rentré, ses sautes d'humeur et son apathie rendaient toute conversation laborieuse. Mais un matin, à son réveil, elle trouva la relique dans sa chambre. Débarrassée de sa mousse, les os lustrés jusque dans le délié des articulations, on l'avait décrochée du mur pour la placer à côté de leur statue de plâtre de la Vierge. C'était plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle alla aussitôt trouver Onofre, lui criant que si elle pouvait se passer d'un mari chrétien, elle ne pouvait souffrir un mari païen, et qu'il était hors de question que la chose restât une nuit de plus dans sa maison.

Onofre ne fit aucun scandale. Se saisissant de l'objet avec plus de précaution que s'il s'était agi d'un nouveau-né, il l'emporta avec lui. Quand il revint pour se glisser dans le lit conjugal, la nuit était tombée et il avait les mains vides.

Mais l'automne venant, avec ou sans relique, Onofre changeait.

Ses yeux flottant dans leurs orbites, il évoquait un spectre quand, en plein midi, on le voyait passer avec sa houe d'un champ à l'autre. Il partait tôt, revenait tard, parlait peu, mangeait moins encore. « C'est la guerre », disait-on à Luana qui répondait en se tordant les mains : « Non, c'est le mauvais dieu qu'il a ramené ».

Onofre n'était plus fréquentable. Fatigué, vieilli, sans ses fêtes et ses rires, il s'enlaidissait. On murmurait que ses exploits sur le champ de bataille l'avaient rendu fou, qu'il portait le mauvais œil. Même ses poules, remarquait-on, étaient plus maigres, plus nerveuses. Certaines, prises de folie, couraient se jeter dans les crocs du chien du vieux Murilo.

Si Luana se sentait incapable de sauver son mari, elle voulut au moins comprendre quel mal avaient contracté ses poules. Mais quand elle pénétra dans le vaste poulailler de pierre, l'horreur la paralysa sur place. Là, pendue aux poutres du plafond comme un monstrueux crucifix, la cage

thoracique se penchait sur elle. L'éclat de l'ambre jetait sur la scène un faisceau vicié. Et devant la relique, allongé à plat ventre, la face contre les fientes et la poussière, Onofre priait.



## PERSONNE N'EST MALADE

*Chedine Tazi*

- Tu es sûre qu'on n'a eu aucun accident hier ?

Face à ma question, Sophie prend cet air excédé que j'ai déjà vu mille fois chez tant d'autres femmes.

- Oui Marwane, j'en suis sûre. On a pris toutes nos précautions. Ma parole, si j'avais su que tu avais bu autant...

- Non, c'est pas ça... Mais on ne sait jamais. Je veux juste m'assurer qu'on a fait les choses correctement.

Sophie ricane :

- Alors monsieur, on a peur de tomber enceinte ?

- Mais non, c'est qu'une maladie est si vite arrivée...

- Ah, tiens, tu trouves que j'ai l'air malade, peut-être ?"

Et voilà, on y est. J'ai pris l'habitude d'observer le regard des femmes changer au fil de mes questions. D'abord, quand je leur demande une première fois si on s'est bien protégés, elles froncent les sourcils, gênées. Ça, c'est l'inquiétude. Puis, je les vois réfléchir : leur regard s'apaise au moment où elles se souviennent qu'il n'y a pas eu d'accident. Quand j'insiste, leurs yeux commencent alors à gonfler comme de gros œufs. Ça, c'est l'incrédulité. Et quand je me mets à balbutier pour tenter d'expliquer ma phobie des MST, leur regard se fige dans un tel écarquillement que je crois voir l'entièreté de leur globe oculaire. Ça c'est le dégoût, le moment où elles se disent : *sauve qui peut, je suis tombée sur un maniaque...* Arrivées à ce stade, elles finissent par claquer la porte. Pour Sophie, ça n'a pas manqué, ses œufs frits ont atteint une dimension admirable. Elle est partie si vite qu'elle en a oublié son parapluie.

Il est dix heures du matin. Nous sommes samedi et la clinique de dépistage ferme à midi. J'ai deux heures devant moi pour m'interdire de m'y rendre. Cette fois-ci, je n'irai pas. Je ferai confiance à Sophie. Elle n'est clairement pas malade. Je ne suis pas malade, personne n'est malade. Nous avons pris toutes nos précautions, un dépistage sera complètement inutile.

Après avoir avalé seul le petit déjeuner que j'avais préparé pour deux, je prends une longue douche brûlante et me frotte frénétiquement au savon antiseptique. Je sais que ça n'aura aucun effet en cas de contamination, mais c'est une habitude qui me rassure, c'est

comme ça. Tiens, Sophie a aussi oublié l'élastique qui retenait ses cheveux. C'est drôle, elles oublient toutes leurs élastiques au même coin de la baignoire....

Une fois sorti de la douche, mon reflet dans la glace me renvoie une vision d'horreur : une entaille fend le coin de ma lèvre inférieure. Je m'en souviens maintenant : dans le feu de l'action, Sophie m'a mordu les lèvres un peu fort hier. Je n'y avais pas prêté attention. Mais maintenant je vois clairement la petite croûte affreuse, potentiellement révélatrice d'un pacte de sang mortel. Je me précipite sur mon téléphone et tape à toute allure : « Dis Sophie, tu n'aurais pas une blessure à la bouche, par hasard ? » Elle me répond immédiatement : « Oui, oui, et aussi, j'ai partagé une seringue hier avec un groupe d'héroïnomanes dans la rue avant de te rejoindre. » Je commence à peine à taper une réponse que je reçois un autre message : « Sérieusement, pourquoi tu m'as invitée à passer la nuit chez toi si tu as si peur de moi ? C'est vraiment insultant. Ne me contacte plus, merci. »

On me demande souvent pourquoi je continue de fréquenter autant de femmes si je crains à ce point d'attraper une maladie. Moi, je suis convaincu que je pourrais traiter le mal par le mal. A force de multiplier les rencontres, il y a bien un moment où ça finira par passer. Comme dans ces vidéos où on met la main d'un arachnophobe dans une jarre bourrée d'araignées pour faire passer sa phobie. Moi aussi, à force de me plonger dans la jarre, je finirai par m'y habituer. J'aurai le même regard béat que ces personnes qu'on filme à la fin de ces expériences, une tarentule dans les mains, disant : « En fait, ces bêtes-là sont inoffensives, c'est même plutôt agréable d'être à leur contact ». Peut-être que je finirai même par trouver ma propre araignée à moi, celle qui m'enveloppera tout entier entre ses pattes veloutées et qui me susurrera des mots sucrés sur l'oreiller.

Oui, à force de m'exposer à tous ces corps étrangers, la phobie disparaîtra. J'oublierai enfin l'image obsédante de ces germes invisibles qui, à l'entrée de tous les orifices d'un corps humide et grouillant d'activité, n'attendent que de me contaminer. Je finirai résolument par effacer l'idée qu'une seule erreur peut être fatale et faire entrer mes pauvres cellules sans défense en guerre contre elles-mêmes. Finie la peur de la sentence irréversible nichée dans la moindre brèche... Cette pensée me ramène brusquement à mon échange par SMS avec Sophie. Elle n'a pas répondu à ma question : comment savoir si elle n'est pas blessée elle-même ? Le risque de transmission est énorme ! Bon, il est onze heure vingt-cinq, j'ai encore le temps de courir à la clinique. Tant pis pour mon pacte de non-dépistage, cette fois-ci, le doute est amplement justifié, non ?

Sur le chemin, je ne peux pas m'empêcher de tripoter le coin de ma bouche, jusqu'à ce qu'une goutte de sang s'en écoule. Comment ne pas imaginer le conclave infectieux qui pourrait conspirer contre moi au sein de cette minuscule goutte de sang ?

J'ai tout juste passé la porte de la clinique que, derrière le comptoir d'accueil, Monsieur Lafontaine s'agite. Je n'ai encore eu le temps de rien dire : « Ah non, Marwane ! Non, non, non, pas encore toi. » Je m'approche pour tenter de lui expliquer que cette fois-ci, mon cas est vraiment urgent. Il me coupe immédiatement : « Marwane, c'est la troisième fois que tu viens te faire dépister cette semaine, je t'en prie, rentre chez toi. » Je lui balance alors que, quand je serai sur mon lit de mort, il sera trop tard pour regretter d'avoir refusé un test à un patient malade. Comme toujours, il finit par céder pour éviter que mon spectacle continue devant une salle d'attente médusée.

La clinique a collecté mon sang, l'affaire est entre leurs mains. Je suis déjà à moitié soulagé, même si les résultats ne seront prêts que dans deux heures. Arrivé sur mon palier, mon téléphone émet le son distinct d'une notification Tinder. C'est un message d'Ana, sublime étudiante en architecture venue de Roumanie, avec qui j'ai *matché* il y a trois jours.

« Salut Marwane, ça tient toujours pour un verre à 20 h aujourd'hui ? »

Je réponds : « Bien sûr ma belle, je peux même passer te chercher si tu veux. À tout à l'heure. »

C'est déjà trop tard, j'ai la main plongée dans la jarre aux araignées.

## TOUJOURS A L'HEURE

*Isidore Fontaine*

La sonnerie retentit. Encore un colis.

J'attrape le carton et arrive dans la rue. Je le pose à l'arrière de ma moto, j'enfile mon casque et je démarre. Je m'engage dans l'allée bordée d'immeubles. Le moteur ronfle, je passe les vitesses.

De loin, j'aperçois la grande horloge qui domine le carrefour principal. Je m'approche et distingue les aiguilles qui cavalent sur le cadran. Deux heures quarante-six. J'accélère un bon coup, je dois être à l'heure. Les colis ne peuvent pas attendre.

A l'horloge, je dérape et prends direct à droite. Je pousse la vitesse.

Prochaine à gauche. Je m'arrête au feu. Les pneus crissent sur le bitume. En attendant, je jette un coup d'œil à l'horloge. Deux heures quarante-neuf. Plus que six minutes : c'est jouable.

Vert. Je pars à fond. Le vent siffle sur mon blouson. Dans mon oreillette, la sonnerie retentit. J'ai une autre commande.

Je déboule devant le relais, je gare ma moto, je pose mon casque et je me précipite pour délivrer le paquet. Sans souffler, casque encore en main je repars aussitôt. Je file. Je passe le feu à vive allure et j'arrive en vue de l'horloge. Elle indique trois heures une. Je passe la dernière vitesse. Sans ralentir, je traverse le carrefour. Je frôle la base de l'horloge. La vitesse au compteur augmente. Dominant le vrombissement du moteur, la sonnerie me perce les tympans. Un autre ! C'est tendu. Malgré la prise au vent, je retourne la tête.

Trois heures quatre. Tant pis, j'accélère encore.

Je pile. J'ai presque raté la sortie. Puis je redémarre. J'arrive au dépôt. Je saute de ma moto sans même la garer. J'entre, je ressors avec un colis. Je relance le moteur encore chaud. La sonnerie rugit à nouveau dans l'oreillette. Je prendrai plusieurs colis à la fois. Je dévale la rue. Dans le virage, je me penche au maximum. Je sens le bitume de la route. Il est brûlant. Je transpire. Mon blouson noir retient la chaleur.

Dans un vrombissement énorme, j'arrive en vue de l'horloge. Trois heures dix ! Je dois me presser. Encore plus. Impossible que les colis soient en retard. Le bruit est horrible. Je me précipite à l'intérieur. Je pose un deuxième paquet à l'arrière et je repars.

Quatrième, cinquième, sixième... Le moteur tourne à plein régime. Fouettant ma peau, l'air s'engouffre dans mon blouson. Un croisement. Un feu rouge. J'écrase le frein. Ah non !

Déjà vert. Je repars. Le moteur surchauffe. Moi aussi. Je m'éjecte de ma moto, je pose un colis. Je suis repartie. Le cadran de l'horloge marque trois heures onze. La mécanique rugit, les vitesses grincent, les pneus crissent, le frein grésille. La sonnerie ! Encore ! Je pose un colis. Un de plus ! Surtout, ne pas poser la main sur le moteur : il brûle.

Je tourne les poignées. Plus. Encore plus. L'horloge apparaît en un flash. Trois heures dix-sept. Et toujours la sonnerie ! Je fonce. Un carrefour, je dérape largement, coupe au trottoir, deuxième à gauche. Frein. Sonnerie ! Un autre. La moto glisse. Je rattrape. Un ralentisseur. Un saut. La mécanique atteint ses limites. La sonnerie résonne dans mes oreilles. Le moteur crie, je hurle.

J'attrape un autre colis. Les disques de frein claquent sous la pression. Mais je repars. Une longue allée. La sonnerie, encore elle. Je débouche sur une artère. Je sens les rouages qui grippent. Ils sont en feu, comme moi. Je distingue l'horloge. Trois heures vingt-huit. La buée me dégouline dessus, sous le casque. J'ai les mains trempées. Putain ! Cette sonnerie. Je ne compte plus. Trop de colis. Un virage. Contrôle. Un feu. Grillé. Un colis arrivé. La sonnerie en boucle. Un colis repris. Le moteur hoquète, il vrombit. L'horloge. Trois heures trente-sept. Ça sonne ! Pas le temps. Je suis en nage. J'arrive. Je pose. Ça résonne. Je repars. Les vitesses suivent. Le moteur est en mode Parkinson. La sonnerie. Ma tête explose. Ma sueur me coule dans le nez. L'horloge est floue. Trois heures quarante-quatre... peut-être.... La sonnerie débloque. J'arrache, je pose. Sonnerie maximum. Je souffle. J'étouffe. Trois autres colis. Une jambe paralysée. Horloge. J'enrage. Bitume. Chaud. Fatigue. Sonnerie. Dérapage. Vitesses. Colis. Plein gaz. Sonnerie. Horloge. Frein. Moteur. Chaud. Horloge. Colis. Frein. Sonnerie. Colis. Horloge. Moteur. Sonnerie. Dérapage. Horloge. Sonnerie. Horloge. Noir !

Le silence.

Le sol est si chaud. Il fond. Le vent est frais. Il me fouette le visage. Je vois flou. J'ai mal de partout. Je ne peux pas bouger : Aie ! Ma deuxième jambe est engourdie poisseuse. Sûrement toute rouge.

Je suis au sol, allongée en travers sur la rue. Je suis tombée. J'ai regardé en arrière, pour voir l'heure à l'horloge et puis tout a dérapé, j'ai fini à plat ventre.

Le monde est si calme soudain. Plus un bruit, rien que du silence et des battements de mon cœur. Mon souffle tiède qui circule. Il soulève mon corps régulièrement. Mes cheveux contre ma joue caressent mes lèvres à chaque respiration.

Ma vue redevient nette. Je vois ma moto renversée à quelque pas de moi. Elle a souffert. Elle nage dans l'essence, avec un pan de moteur tordu, sur une flaque d'huile. Je suis éblouie

par l'éclat lumineux des rétroviseurs sur le bitume noir. Là, tout près, mon casque est échoué sur le côté. Dedans, j'aperçois l'oreillette arrachée. Enfin tranquille.

Aucune sonnerie ne résonne plus. Ma vue se brouille et je crois perdre conscience. Mais c'est un peu d'eau qui la brouille, une simple larme qui coule sur ma joue.

Ça va. C'est fini. C'est calme.

Entre mes pieds, les colis sont cabossés. Je lève les yeux. Là-haut, les aiguilles de l'horloge me surplombent. Elles tournent, tournent, continuent de tourner. Bientôt quatre heures moins le quart. J'attends le son des cloches. Mais une sonnerie stridente la remplace. Les aiguilles s'emballent. Cinq heures, cinq heures quarante-cinq. Six heures. Sept heures. La sonnerie ne s'arrêtera plus. Je dois livrer les colis !

## VALERE, ARTISAN DU VRAI

*Romain Prina*

Quand l'on entrait dans son cabinet, enivré par l'odeur bleue de l'encens, on entendait d'abord le cliquetis de ses bijoux qui précédait la vision de ses capes. Alors, ses bras couverts de symboles s'employaient à manipuler longuement quelque objet étrange, pour qu'il prononce enfin une prédiction plus étrange encore, avec un aplomb qui n'admettait pas le moindre doute. Les visions ne mentent jamais. Et le client en sortait le regard vague, l'air étourdi, plus troublé que lorsqu'il avait poussé la porte, marchant rêveusement vers l'avenir qui lui avait été révélé. Valère avait choisi la voyance parce qu'elle était la vocation qui le rapprochait de la vérité. Pas la vérité abstraite de l'équation ou celle ennuyeuse du microscope, mais plutôt celle qui se traduit dans le langage des feuilles de thé ou se creuse dans les lignes de la main, la vérité qui sèche dans le marc de café ou celle qui frémit dans une sphère de cristal. Il aimait la découvrir dans les cachettes où elle se tapissait, pour dévoiler enfin l'image du futur, brillante et nette, qu'elle soit écrite dans les étoiles ou bien glissée entre deux cartes, et que les sciences ne pouvaient capter avec leurs instruments.

Et puis, un matin cette femme entra, s'assit sur un coussin face à la petite table, sursautant au son des bijoux du voyant qui apparut derrière un paravent. Conscient de son effet, Valère composa un air grave et d'une voix confiante il lança ces mots comme des paillettes :

- Votre destin vous salue et vous souhaite la bienvenue céans. Je me fais aujourd'hui son truchement, son miroir, son interprète. La consultation durera une quinzaine de minutes. Mon prix dépendra des précisions dont vous aurez...

- Ce soir, l'interrompit-elle, lorsque je me rendrai à la procession, je vais demander les mains des jeunes hommes. Voyez, je n'ai pas vécu l'amour, et j'aimerais savoir si l'un d'entre eux acceptera de m'épouser.

Elle avait parlé fort, brusquement, dans ce cabinet étouffant où d'habitude on murmurait, et cela intimida Valère, parce que ceux qui osent parler fort sans raison sont trop souvent des fous. La surprise lui fit ouvrir les yeux, lui qui les gardait fermés pour mieux se concentrer, et il la vit : elle était vieille, en haillons. Sa peau s'écaillait, comme celle des serpents que la mue froisse sur leur corps fuyant. Son collier représentait une pieuvre en argent qui se pendait à son cou veineux. Mais surtout, un regard pétillant d'insolence perçait

le voyant, accentué par des sourcils spasmodiques. Valère aurait juré que ces yeux étaient rouges.

Cette présence le dérangeait. En son for intérieur, il ne pouvait s'empêcher de prendre de haut cette femme à l'aura sinistre qui n'aurait jamais de rendez-vous avec l'amour. D'habitude, il ne prenait pas les demandes aussi précises, aussi définies dans l'espace et le temps, mais celle-ci lui sembla facile à satisfaire. Alors, il se mit à fouiller parmi ses babioles, feignant l'indifférence, pour trouver la méthode qui se prêtait le mieux à cet exercice. Sa main oscilla autour du pendule idéomoteur, qui amplifie les mouvements de l'esprit. Il l'enroula autour de ses doigts avant de laisser glisser la petite masse argentée qui imprima dans l'air un premier arc, puis un second. Le balancement était circulaire et... vif ? Valère réprima une envie de corriger la trajectoire. Entre le pouce et l'index, il sentait le pendule danser ce petit mot, ce tout petit mot qui était impossible...

- Oui, chuchota-t-il.

La vieille femme tendit vers lui une oreille sale : elle n'avait pas entendu.

- Oui, répéta-t-il plus fort, ce soir quelqu'un vous épousera.

Un silence surprenant suivit la réponse du voyant. La femme ne laissa voir qu'un rictus qui tenait moins d'une expression de joie que de sadisme. Quand Valère donna son prix, elle jeta quelques pièces sur la nappe violette puis sortit. Et il se retrouva seul, les yeux embrumés.

Il sortait rarement du petit appartement derrière son cabinet, si bien qu'il ignorait si ses prédictions se réalisaient. Mais peu lui importait : les visions ne mentent jamais. Aucune raison d'en douter. Pourtant il ne pouvait imaginer la scène, celle d'un jeune homme qui ne frémît pas face à la violence de cette femme lorsqu'elle lui agripperait la main durant la procession. Tenez, d'ailleurs, il irait voir l'homme que cette femme piègerait pour la vie. Ce serait un spectacle que Valère ne s'était jamais permis : contempler les faits, imiter la sentence du pendule, la réalité se faisant le miroir de la prédiction.

Les rues baignaient dans cette lumière dorée, pareille à celle des cités d'Espagne juchées sur des collines et qui semblent bénies par un crépuscule éternel. Valère tenait ses capes pour qu'elles ne prennent pas la poussière du pavé et, parmi les sons mêlés de la foule et de la musique, il chercha longuement la vieille femme. Pour enfin la trouver, forme noirâtre parmi la foule, tirant à elle les bras des jeunes hommes qu'elle meurtrissait avec ses ongles trop longs. Puis, elle s'agenouillait devant eux, suppliante et pitoyable. Il comprit qu'elle



n'avait aucune chance, que c'était impossible, que ce soir personne ne l'épouserait. Mais l'impossible devait se réaliser, car les visions ne mentent jamais.

C'est en croisant le regard rouge de la vieille femme qu'il comprit. Résigné, il lui tendit un bras qu'elle enveloppa de ses doigts griffus.

Valère hocha la tête comme un pendule.

C'était à lui d'épouser la vérité.

## **ATELIER DE JEAN CAGNARD**

### **Écrire pour le jeu**

L'écriture est autour de nous, dans l'air, et il suffit de lancer la main devant soi pour en capturer un nid. Inutile de savoir écrire pour écrire. Un bon jeu de jambes et une bonne longueur de l'œil, ça vous contacte avec le monde, et les mots, quel que soit leur ordre d'arrivée, ont toujours une raison d'apparaître, une musique ou une surprise à défendre. Il n'y a pas de belles phrases, il y en a beaucoup ; il y a surtout ce qu'on a à dire par ce moyen-là, comment on existe librement ! Comme les sportifs, il s'agira dans un premier temps de s'échauffer. Éprouver la matière de l'écriture, par de petits jeux, voir comment elle se dilate ou se condense, comment elle se détourne. Dans un deuxième temps, nous plongerons dans le grand bain de l'écriture dramatique à travers la notion de personnage et de la parole.

## AU BON ENDROIT

*Jean Cagnard*

A : On est obligé de respecter la consigne d'écriture ?

B : Oui, ça serait bien.

A : Ça me dit rien.

B : Ah tiens ? Pourquoi ?

A : Je la sens pas.

B : Dans ce cas-là, tu fais autre chose.

A : Ah super. Merci. J'étais sûr que t'étais cool.

B : A ton service.

*Temps*

A : Mais si je fais autre chose. Ça sera toujours par rapport à la consigne.

B : Comment ça ?

A : Parce que c'est le positionnement de départ et que ce sera forcément en réaction.

B : Admettons. Et alors ?

A : Ben, c'est cuit. Quoi que je fasse, la consigne influencera mon choix.

B : Tu peux passer au-dessus de ça.

A : Qu'est-ce que tu crois ? La journée est foutue.

B : D'accord. Comme tu veux.

*Temps*

A : En fait, j'ai pas envie d'être là.

B : Pas de problème, tu peux partir.

A : Etre là, c'est encore une consigne.

B : Tu n'étais pas obligé de venir.

A : Bien sûr j'étais obligé.

B : Ah ? Ta mère ? Ton père ?

A : Tu m'as regardé ?

B : Ton enthousiasme ?

A : Ma conscience.

B : C'est ta conscience qui t'a amené ici ?

A : Tu vas où ta conscience te mène.

B : Alors c'est parfait ! Tu es au bon endroit.

A : Si tu avais ma conscience, tu rigolerais moins.

B : Ça m'en a tout l'air...

A : Appartenir à un endroit, c'est abandonner tous les autres.

B : C'est cela, c'est un choix.

A : Je n'aime pas les choix. Le monde ne mérite pas d'être réduit. L'unique choix est universel.

B : Tu n'es pas dans le monde ici ?

A : Non, je suis à un endroit. Miniaturisé et immobile. Le monde c'est le mouvement.

B : Mais ici il y a du mouvement.

A : Tu rigoles ? Où ça ?

B : Quand tu vas t'y mettre.

A : Me mettre à quoi ?

B : À faire ce que nous nous réjouissons de faire.

A : Tu veux dire écrire ?

B : Par exemple.

A : Tu es chef des scouts ou quoi ? C'est quand qu'on dresse la tente ?

*Temps.*

*B lance soudain la main devant lui et la referme sur quelque chose qui pourrait être une mouche.*

*Puis il approche son poing fermé de A.*

B : Tu entends ?

A : Quoi ? C'est le quart d'heure magie ?

B : Ecoute bien. J'ai ta conscience dans la main.

A : Hein !?

B : Ta conscience est passée juste devant nous et je l'ai attrapée. Qu'est-ce qu'on en fait ?

A : C'est quoi ce délire ?

B : J'ai l'impression qu'elle t'encombre ce matin. Qu'est-ce qu'on en fait ?

A : J'en sais rien. Relâche-la !

B : Je propose qu'on s'en sépare.

A : Hé, ça va pas !

*B claque une main contre l'autre, comme une mouche qu'on écrase.*

B : Et voilà !

A : Il est fou ! Il l'a fait ! Ma petite conscience adorée !

B : Tranquille, c'est juste pour quelques heures.

A : Assassin !

B : Alors, tu ne te sens pas mieux ?

A : Pas du tout ! Je me sens nu !

B : Excellent !

A : Extraordinairement nu ! Squelettique !

B : Magnifique !

A : Tu ne comprends pas ?...J'ai chaud, j'ai froid, j'ai faim, j'ai peur !...

*Temps long*

A : On est où ici ?

B : Quelque part dans le monde.

A : Et qu'est-ce qu'on y fait ?

B : On s'est réunis à plusieurs pour écrire. Tu te souviens ? Tu as décidé de venir.

B : Oui, ça me dit quelque chose. Et toi, tu es qui ?

B : Moi ? Je suis celui qui joue de l'harmonica autour du feu.

A : Eh ben, ça promet...

B : Je suis aussi celui qui lance des flammes dans des bulles de savon.

A : Je vois, tu es le concierge.

B : C'est ça.

A : Et comment ça se passe ? Il y a une consigne ?

B : Il n'y a pas de consigne. Tu écris ce que tu veux.

A : Tu es fou, concierge ? Nous, les inconscients, il nous faut une consigne...

## DE CHAQUE COTE

*Lucie Nicolas*

*Le père toque à la chambre de son fils.*

Le fils : - Barre-toi !

Le père : - Allez ouvre, faut qu'on parle.

Le fils : - J'n'ai rien à dire.

Le père : - S'il te plait, j'ai besoin de te parler.

Le fils : - Casse toi.

Le père : - Je t'aime, tu sais.

Le fils : - Fous moi la paix, laisse-moi.

Le père : - Je veux juste savoir comment tu vas.

Le fils : - Me prends pas la tête.

Le père : - Quand t'es comme ça, c'est qu'il s'est passé un truc cette nuit.

Le fils : - J'veux pas en parler.

Le père : - Toi non, mais moi, j'ai besoin de savoir.

Le fils : - Pourquoi ? Ça ne changera rien.

Le père : - Si, ça change tout, je pourrais me préparer au pire.

Le fils : - Ça, c'est ton problème. Moi, j'm'en fous de ta préparation. C'est ma vie, tu n'as plus rien à voir avec moi.

Le père : - Tant que tu vis sous mon toit, j'ai une responsabilité envers toi.

Le fils : - J'ai 19 ans, papa, je te le rappelle.

Le père : - Oui, et alors ?

Le fils : - Alors, je n'ai de compte à rendre à personne.

Le père : - Dans la mesure où ma voiture n'est plus dans le garage ce matin, tu me dois des explications.

Le fils : - M'énerve pas avec ça.

Le père : - Où est-elle passée ?

Le fils : - Qui ?

Le père : - Ma voiture.

Le fils : - J'sais pas.

Le père : - Ben réfléchis. J'en ai besoin dans une heure pour aller voir ta mère à l'hôpital.

Le fils : - Parle pas de maman. C'est à cause d'elle si j'n'ai pas ramené la voiture.

Le père : - J'n'comprends pas. Tu n'veux pas ouvrir qu'on se parle d'homme à homme.

Le fils : - Non, ne m'embrouille pas.

Le père : - T'as des trucs à cacher ou quoi ?

Le fils : - Fous moi la paix, j't'dis.

Le père : - La voiture, c'est quoi le rapport avec ta mère ?

Le fils : - C'est elle qui l'a.

Le père : - Comment ça ? J'comprends pas... elle est sortie de l'HP ?

Le fils : - Oui, elle s'est tirée.

Le père : - Où ?

Le fils : - Loin d'ici, elle n'avait plus rien à y faire. Tu sais très bien.

Le père : - Mais si, l'hôpital, c'était pour son bien.

Le fils : - Non, tu t'en es débarrassé.

Le père : - Tu ne peux pas dire ça.

Le fils : - Comment t'as pu lui faire ça ?

Le père : - Si tu veux tout savoir. Ta mère est violente. La semaine dernière, je t'ai dit que je m'étais ouvert le bras en trébuchant sur un trottoir. C'était faux. C'est ta mère. On s'est engueulés, elle a pris le plus grand couteau de cuisine et me l'a enfoncé dans le bras.

Le fils : - J'te crois pas.

Le père : Je n'ai pas inventé les 15 points de suture. Ouvre, je te montre.

Le fils : - C'est faux, elle s'est défendue avec un couteau parce que tu voulais l'étrangler.

Le père (*en hurlant*) : - N'importe quoi ! Tu ne vas quand même pas la croire !

Le fils : - Pourquoi tu cries ?

Le père : - Quelle garce ! Elle va me le payer !

Le fils : - Papa, arrête d'hurler, s'il te plait.

Le père : - Elle me fait chier cette pute. Oui, cette pute ! Elle me trompe, tu entends mon fils. Ta mère me trompe !

Le fils : - Parce que toi, papa, tu es l'homme parfait ?

Le père : - Ce n'est pas pareil. Ta mère n'avait pas le droit, elle a franchi la ligne jaune. Elle mérite le pire.

Le fils : - Elle y est déjà dans le pire.

Le père : - T'as quand même pas oublié que ton père est flic.

Le fils : - Non, Papa, tu ne peux pas, je suis ton fils.

Le père : - Il me reste que ça : la faire souffrir en t'éliminant !

...



## ET PUIS TU VOIS

*Auriane Vigny*

Et puis, tu vois,

Et puis, tu vois souvent,

J'ai du mal...

En fait, souvent j'ai du mal à distinguer

Souvent, c'est fou quoi

Comment j'ai du mal à discerner

Dans la vie...

Comment c'est dur des fois de se frayer...

De trouver...

Des fois, c'est possible d'y aller

Et des fois... ben...

Des fois ça paraît simple

Et parfois...

Comment dire

Je sais pas pourquoi ni comment

Je trouve pas

C'est comme si...

Comme si je me sentais tout à coup

Tout à coup, je me sens tout petit...

Tellement petit !

Je ne me sens même...

Même pas à la place

Enfin à ma place, mais...

Des fois, y a tout qui

Y a tout qui d'un coup

Y a tout qui tout à coup

Pim !

Tu essaies d'en placer...

Des fois j'essaie, tu vois

Souvent même j'essaie...

Mais y a toujours

Non...

Y a souvent quelqu'un qui

Qui je sais pas comment, ni

Ni pourquoi

Y a tout le temps quelqu'un qui...

Quelqu'un qui sait !

Tu vois ?

Quelqu'un qui sait...

Ce que toi tu allais dire...

Quelqu'un qui sait à l'avance ce que toi tu savais, avant...

Avant...

# MOSAÏQUE

*Barnabé Crespin-Pommier*

*Printemps ensoleillé. Après l'enterrement. La tombe est une mosaïque de couleurs vives qui détonnent au milieu du petit cimetière. Des arbres autour.*

*Les trois sœurs sont assises en tailleur sur la tombe. La grande sœur mange une banane. La sœur cadette croque une pomme. La petite sœur mange des cerises et crache les noyaux sur les autres tombes.*

*Un peu à l'écart, adossée à une croix de travers, la mère bouquine.*

**Grande sœur** – Franchement elle avait toujours la banane.

**Pomme** – Oui, elle s'arrêtait jamais de rigoler.

**Cerise** – Moi non plus d'ailleurs. *Elle imite un rire.*

*Les trois éclatent de rire.*

**Grande sœur et Pomme** – C'est exactement ça !

**Cerise** – Je l'imite bien ou pas ?

**Pomme** – On dirait vraiment elle.

**Grande sœur** – Je suis pas mal fière de toi. Tu fais toujours théâtre ?

**Cerise** – Ouais... en vrai j'ai un peu séché, on a plutôt regardé des séries à l'internet.

**Pomme** – Et dragué.

**Cerise** – Mais ça balance sans vergogne aucune wesh ! Et ça se dit ma sœur !

*Elles rient.*

**Grande sœur** – Dragué des mecs ? Ou des meufs ?

*Pomme et Cerise échangent un regard complice.*

**Grande sœur** – Mais je savais bien que t'avais un p'tit côté LGBTQmaxiplus XZ...

**Pomme** – Finis ta banane au lieu de dire des conneries. C'est pas facile le coming out.

**Cerise** – En vrai... c'était facile ^^ . Pour moi, hein, après c'est pas universel.

**Pomme** – Moi ça avait été dur ! Maman elle était pas... réceptive de ouf, au tout début.

**Grande sœur** – Ouais, je me souviens ! Bah elle s’est vite adaptée, du coup... MAMAN ?

**La mère** – *Lève les yeux du bouquin. Mes chéries ?*

**Grande sœur** – ... BISOU !

*La mère sourit et se remet à lire.*

**Grande sœur** – Je suis la seule hétéro de cette sororité, sestras. Autant notre morte avait la banane, autant moi aussi je connais bien les bananes.

*Les trois sœurs gloussent. La mère jette un morceau de mousse sur la grande sœur, qui jette en retour sa peau de banane. La croix de travers au dos de la mère est désormais coiffée d’une peau de banane.*

**Grande sœur** – Bon les meufs, on se recentre un peu. Finies les conneries. L’heure est grave.

**Pomme** – Pourquoi ?

**Grande sœur** – *Désignant Cerise.* Le séjour de babychat ici présente, qui devait faire sa terminale au Chili l’année prochaine, est apparemment ANNULÉ. J’exige d’en savoir plus !

**Pomme** – Mais parle pas de ça, c’est trop triste !

**Grande sœur** – C’est important ! J’ai plusieurs trains de retard. J’ai posé mes valises et mes toiles hier soir à la casa, et j’apprends... ÇA ! EXPLICATIONS, petite petite sœur.

**Cerise** – Pflt. *Elle crache un noyau de cerise qui lui retombe dessus.*

**Pomme** – Elle a fait son choix.

**Grande sœur** – Choix... de merde ! Sans déconner. Il faut partir. Il faut faire cette année à l’étranger. Les glaciers du Chili. La Patagonie. Les très longs trajets en bus. Montre-moi la paperasse ce soir, on peut encore recocher la bonne case.

**Pomme** – Elle partira pas.

**Grande sœur** – Si !

**Cerise** – Non.

**Grande sœur** – ... Ok ! Non mais je respecte tes choix. Mais est-ce que tu entends bien que c’est un choix... de merde !

*Pomme et Cerise se regardent.*

**Grande sœur** – Bon ben expliquez-moi.

**Pomme** – Petit 1, atelier théâtre. Petit 2, hormones. Petit 3, séchage d’ateliers. Petit 4, hormones. Petit 5, arrière-cour.

*Cerise fait mine de fumer un gros pétard.*

**Pomme** – Petit 6 : le grand amour.

*Cerise se fait des câlins toute seule. Elles éclatent de rire. La mère leur renvoie la peau de banane.*

**Grande sœur** – Elle habite où ta Grande Amoure ?

**Cerise** – Pas en Patagonie.

*Elle se lève pour aller faire pipi derrière une tombe.*

**Grande sœur** – Et toi tu fais quoi l’an prochain ?

**Pomme** – Un service civique dans une asso de sensibilisation à la politique participative.

**Grande sœur** – T’as rendu ton mémoire ?

**Pomme** – Bof.

**Grande sœur** – Genre bof quoi ?

**Pomme** – *Moue de dépit.* J’ai eu 19.

**Grande sœur** – Oh putain ! Sestra. Tu te fous de moi, mais ouvertement ! ^^

**Pomme** – En vrai tu sais quoi... j’aurais bien aimé avoir 20.

**Grande sœur** – Moi j’avais, mais moins douze de moyenne ! Moins douze !

*Elles rient. Cerise revient en s’essuyant les mains dans la mousse.*

**Cerise** – J’ai pissé sur quelqu’un qui est mort en 1827. C’est... tellement vieux ! Ils avaient même pas, genre, Netflix !

**Pomme** – *À la grande sœur.* On a commencé une série avec maman. On regarde 2 épisodes par soir en ce moment.

**Grande sœur** – Oh putain les accros.

**Cerise** – Tu vois maman elle fait genre qu’elle lit encore des livres, mais elle se fait une série par mois.

**Pomme et la Grande sœur** – Sérieux ?

**Cerise** – Elle a téléchargé TikTok.

*Elles se tournent toutes les trois vers la mère. La mère lève les yeux et sourit.*

**La mère** – Vous êtes belles, mes filles.

*Pomme s'allonge sur la mosaïque.*

**Cerise** – Elle a l'air triste.

**Pomme** – C'est ce rire qui lui manque.

**Cerise** – *Imite le même rire que tout à l'heure.* MAMAN C'EST POUR TOI !

**Grande sœur** – Doucement, sestra.

**Cerise** – Tu peux parler, banane. Avec tes vanes et ta grosse voix.

**Grande sœur** – Ouais pardon. C'est ton Chili avorté, ça me brise le cœur.

**Cerise** – Mais on s'en fout du Chili, comme ça je vais rester près de vous, et comme tu redéménages moins loin je viendrai fumer chez toi avec ma copine. Tu lui montreras tes tableaux.

**Grande sœur** – Tu fumes vraiment ?

**Cerise** – Que de l'herbe.

**Grande sœur** – Putain tu m'as fait peur.

**Cerise** – T'as fait des nouveaux tableaux ?

**Grande sœur** – Pas mal ouais. *Elle lui montre des photos sur son portable.*

**Cerise** – C'est toujours que des nuances de jaune ?

**Grande sœur** – C'est mon style. Je vénère le soleil. J'en ai vendu deux-trois, là, pendant la résidence à Montpellier. Je vais ouvrir un atelier ici et donner des cours. En vrai ça va rouler, je pense. J'aurai pas loin d'un SMIC.

**Cerise** – Et des enfants ?

**Grande sœur** – Oh putain ! Pour ça on verra plus tard. D'abord le salaire et l'atelier, et du sexe, et après on verra.

**Cerise** – T'as 29 ans meuf.

**Grande sœur** – Je connais mon âge babychat. Je connais mes capacités. Je maîtrise mon destin. Attends bougez pas je vais voir maman.

*Elle se lève et va s'asseoir à côté de sa mère qui vient de poser le bouquin et regarde à présent le ciel, songeuse.*

**Cerise à Pomme** – Tu crois qu'elle voudra regarder la série ce soir ?

**Pomme** – Je sais pas, on est censées être en deuil.

**Cerise** – Tu vois bien qu'on a pas besoin d'être en deuil.

**Pomme** – On est une famille qui a choisi la vie. Mais des fois, on fait ce qu'on peut.

**Cerise** – On PEUT regarder une série. Et inviter ma copine un de ces soirs d'ailleurs, pour vous la présenter.

**Pomme** – On peut pas inviter ta copine dans ces conditions, pas aussi tôt. Elle comprendra pas, euh, l'ambiance familiale. Le deuil pas triste, la mosaïque, la mort qui n'arrête pas la vie, tout ça.

**Cerise** – Ben j'irai chez elle alors.

**Pomme** – *Regardant tendrement sa petite sœur, puis la tombe sous leurs fesses.* Elle s'est bien débrouillée la grande sœur avec la mosaïque. Surtout en si peu de temps.

**Cerise** – Ouais, la morte sera contente.

*La mère se lève et laisse tomber le bouquin par terre. La grande sœur la serre dans ses bras. Pomme et Cerise se rapprochent d'elles.*

**La mère** – C'est très dur.

**Pomme** – Mais elle voulait pas arrêter la vie après elle. C'est comme ça que tu l'as faite, maman. En couleurs.

*Long silence. Elles se contemplent.*

**La mère** – Si on fait à manger pas trop tard, on peut regarder 3 épisodes ce soir.

**Pomme** – Allez chuis chaud.

**Grande sœur** – J'ai raté 27 épisodes mais pourquoi pas.

**Cerise** – Yessss.

*La mère part, suivie de Pomme et de la grande sœur. Cerise reste un peu dans le cimetière, mange encore quelques cerises. Elle regarde la tombe, sourit. D'un geste simple, elle soulève la dalle et se glisse dedans. La tombe se referme.*

## QU'ARRIVE-T-IL AUX OMBRES QUAND ELLES DISPARAISSENT ?

*Jean Leblanc*

AMÉDÉE : Qu'arrive-t-il aux ombres quand elles disparaissent ?

BÉRANGER : Les photons lumineux les dissolvent.

AMÉDÉE : Je comprends pas

BÉRANGER : C'est un peu comme si elles s'évaporaient.

AMÉDÉE : C'est le soleil qui les fait s'évaporer ?

BÉRANGER : Oui, le soleil bombarde les ombres avec des photons et elles s'évaporent en ondes corpusculaires dans l'atmosphère.

AMÉDÉE : Ah oui, corpusculaire, je sais ce que ça veut dire : c'est quand le soleil se couche.

BÉRANGER : Non, ça c'est crépusculaire. Corpusculaire, c'est quand la matière fait des petits grumeaux.

AMÉDÉE : Nous aussi on a eu des grumeaux, et maintenant on peut plus dormir parce qu'il y en a un des deux qui pleure tout le temps.

BÉRANGER : Un des deux grumeaux ?

AMÉDÉE : Oui, le plus jeune. Il pleure parce qu'il voulait sortir en premier et que son frère l'a pas laissé passer.

BÉRANGER : Ce sont des garçons ?

AMÉDÉE : Oui.

BÉRANGER : Monozygotes ?

AMÉDÉE : Ah ça oui ! Ils zygotent même tellement qu'on doit les attacher pour pas qu'ils tombent du lit.

BÉRANGER : Ça doit pas être facile d'élever des jumeaux...

AMÉDÉE : C'est clair ! Ils sont toujours à se disputer les mêmes jouets.

BÉRANGER : Vous n'essayez pas de les séparer parfois ?

AMÉDÉE : Au début, on a essayé. Mais en fait c'est pas possible.

BÉRANGER : Comment ça, pas possible ?

AMÉDÉE : Parce qu'ils sont comme chats.

BÉRANGER : Comment, chat ?

AMÉDÉE : C'est le docteur qui l'a dit : ils sont siamois.

BÉRANGER : Ah ! Ils sont collés ?

AMÉDÉE : Ben non.



BÉRANGER : Mais alors, pourquoi ne pouvez-vous pas les séparer ?

AMÉDÉE : En fait, on s'en est pas rendu compte tout de suite, et le docteur il a dit que c'était hyper rare : c'est leurs ombres qui sont collées. Ce sont des ombres siamoises.

BÉRANGER : Ah oui, un peu comme les ombres chinoises alors ?

AMÉDÉE : Je sais pas. Juste on peut pas les séparer. Elles se sont peut-être emmêlées à la naissance.

BÉRANGER : Mais enfin, les ombres, on peut quand même les faire disparaître à la lumière !

AMÉDÉE : Carrément ! Mais tu peux me dire ce qu'il arrive aux ombres quand elles disparaissent ?

BÉRANGER : La même chose que le vide quand il se remplit.

## RÉSUMÉ

*Soha Safai*

Marie-France : Tu perds toujours tout.

Jean-Pierre : Mais tu me retrouves toujours tout.

Marie-France : Presque. Pas l'essentiel.

Jean-Pierre : Ce n'est pas l'essentiel. C'est juste une clef.

Marie-France : Si tu l'avais mise dans le vide-poche en rentrant, comme je ne cesse de te le répéter...

Jean-Pierre : Mais je suis sûr que c'est ce que j'ai fait !

Marie-France : Cherche encore. Elle est forcément quelque part.

Jean-Pierre : Lance-moi la tienne !

Marie-France : Je ne peux pas, tu es au septième étage !

Jean-Pierre : Je savais bien qu'on aurait dû acheter l'appartement du rez-de-chaussée...

Marie-France : Cherche ! Tes poches, la commode, le buffet, le lit, les chaussures, le frigo...

Jean-Pierre : Ça va aller. Ça va aller. Ça va aller.

Marie-France : Qu'est-ce que je vais dire aux enfants ?

Jean-Pierre : Je ne veux pas que tu les appelles.

Marie-France : Notre fille ne pensait pas ce qu'elle t'a dit à Noël.

Jean-Pierre : Notre fille ne pense pas beaucoup. Je me demande de qui elle tient ça.

Marie-France : Tu me manques déjà.

Jean-Pierre : Il paraît que les grands hommes prononcent des grandes paroles avant de mourir.

Marie-France : Tu as peur ?

Jean-Pierre : Il me reste tant de choses à faire. A vivre.

Marie-France : Peut-être que les pompiers trouveront une solution.

Jean-Pierre : Il est déjà trop tard. Tu le sais.

Marie-France : Pourquoi tu ne sautes pas ? Au pire, tu te casserais une jambe.

Jean-Pierre : Je suis au septième étage !

Marie-France : Tu n'aurais pas dû perdre la clef.

Jean-Pierre : Pourquoi tu m'as enfermé, aussi, avant de partir au marché ?

Marie-France : Pourquoi tu n'as pas réparé la porte, comme tu l'avais promis ?

Jean-Pierre : Laisse-moi te regarder.

Marie-France : Tu es aussi beau que le jour où je t'ai épousé.

Jean-Pierre : C'est moi qui t'ai épousée.

Marie-France : Tu ne perdais pas tes affaires à l'époque.

Jean-Pierre : Et je te trompais parfois.

Marie-France : C'est trop tôt pour que tu partes.

Jean-Pierre : Quels pourraient bien être mes derniers mots ?

Marie-France : Ça va aller.

Jean-Pierre : Ça n'a rien de grand, comme derniers mots.

Marie-France : Où est cette fichue clé ?

Jean-Pierre : C'est encore pire. Tu n'es pas très douée.

Marie-France : Tu m'énerves. Tu ne me comprends pas, comme d'habitude.

Jean-Pierre : Applique-toi un peu, enfin ! Ce sont mes derniers mots.

Marie-France : Ce sont nos derniers instants.

Jean-Pierre : Je ne me sens pas bien.

Marie-France : Je vois les flammes derrière toi.

Jean-Pierre : Est-ce que je suis beau ?

Marie-France : Plus que le premier jour.

## SOUS TERRE

*Émeline Di Sopra*

LE FILS (*à ses parents*) – Vous voulez savoir ce qui m’est arrivé, où j’étais pendant tout ce temps ? Soit, je vais vous raconter. Même si je sais que vous ne me croirez pas, que vous me penserez fou, encore un peu là-bas. Là-bas, c’est dans les entrailles de la terre. Comme un abri à l’issue lointaine, un grand terrier avec un boyau s’enfonçant dans les ténèbres. Les ténèbres, c’était tout autour du feu, de nous. Oui, nous. Il y avait avec moi un vieil homme au visage mutilé, un enfant et un rat. Ils me parlaient. Oui, tous les trois. Moi, je ne disais rien. J’étais assis au coin du feu et je les écoutais. L’enfant ne se souvenait jamais de rien. Le rat déversait des paroles sombres que le vieil homme interrompait. Je n’arrivais pas à penser. Je les écoutais, encore. Parfois, des sons me parvenaient de quelque part – de la surface ? que sais-je ? Des chants, des musiques, des voix. L’enfant ne se souvenait pas, je souriais ou je pleurais, le vieil homme me regardait et le rat sifflait dans son coin. Parfois, d’autres bruits hurlaient dans ma tête. Je me bouchais les oreilles, en vain ; ils venaient du dedans. Le rat ricanait, l’enfant se cachait, le vieil homme m’apaisait. Lentement, l’enfant se souvenait, et moi aussi. Des bribes revenaient à ma mémoire, mais je ne comprenais pas : pourquoi étais-je là, et qu’était ce « là » et quand allais-je en sortir, pour aller où ? Le rat ne cessait de dire que j’étais fini. C’est la fin. Le vieil homme lui hurlait de se taire et l’enfant, innocent, jouait. J’étais perdu au milieu de ce jeu verbal. J’attendais je ne sais quoi. Tous les soirs – enfin, je crois – des ombres terrifiantes faisaient vaciller le feu. Le visage comme des Picasso sinistres. Le vieil homme me disait de ne pas avoir peur, et je ne comprenais pas. Elles me disaient : « regarde-nous ». Au début, je n’y arrivais pas. Elles tournaient longtemps autour de nous avec des murmures menaçants. Puis j’ai commencé à glisser furtivement mon regard sur leurs figures. Elles s’en allaient plus vite, apaisées. Je me suis habitué à elles, leur présence, leur distorsion, leurs chuchotements. Le vieil homme me souriait. Il a ri quand un matin – enfin, je ne sais pas – j’ai découvert avec stupéfaction un miroir partiellement recouvert d’un drap blanc. Je me suis levé, j’ai tendu le bras, prêt à attraper l’étoffe pour la retirer. Et c’est à cet instant que j’ai compris. Les ombres défigurées, c’était moi. Je veux dire, pas vraiment moi. Mais j’ai compris que j’étais comme elles. J’ai compris les souvenirs qui grondaient dans mes oreilles et détonaient jusque dans mon âme, les images brûlées et boueuses qui prenaient d’assaut mes rétines. Je me suis souvenu et j’ai compris. J’avais peur, à nouveau. L’enfant et le vieillard m’encourageaient. Ils n’ont pas vu les ombres se rassembler derrière le miroir avec des morceaux de sourires – ou des sourires en morceaux. Je n’étais pas seul, non. J’ai pris mon courage à deux mains et j’ai tiré sur le drap. Je me suis vu. Déchiré. Troué. Morcelé.

Membre démembré de la troupe des gueules cassées. Je me suis réveillé. Air, lumière. Et vous, penchés au-dessus de moi comme au-dessus d'un nouveau-né. Le plus cassé, le plus tordu, le plus vieux nouveau-né du monde. Presque vivant. (*Pause*) Maintenant, il faut retrouver le souffle et le sens.

## SUICIDE A MONPAC

*Lucie Nicolas*

*Jeudi 9 septembre 2021, 8h57, Julien, Félix et Béatrice, 3 salariés font irruption dans une salle de réunion de la société MONPAC et découvrent Arthur, leur chef, pendu.*

Julien : - Oh, putain bordel de merde !

Félix : - Arthur, mais qu'est-ce que t'as foutu ?

Béatrice (*dans un souffle de tristesse*) : - Arthur...

Julien : - On fait quoi ?

Félix : - Vous, vous appelez la police. Moi, je vais chercher Philippe. Faites en sorte que les autres ne rentrent pas, j'crois pas qu'Arthur aurait aimé se donner en spectacle.

*Félix sort de la pièce.*

Julien *décroche le combiné du téléphone fixe accroché au mur de la salle, compose le 17* : - Oui, c'est ça société MONPAC, 32 rue du Général Leclerc, Paris 15. Est-ce qu'on doit le...euh... dépendre ? ... Ok, 15 minutes, 30 au plus, merci.

*Julien repose le combiné.*

Julien : - On ne doit sortir de la pièce sous aucun prétexte et toucher à rien.

Béatrice : - Je m'en doutais. Ils veulent des témoins.

Julien : - J'espère que la police va faire vite, pas très cool de rester là à côté d'Arthur qui pendouille.

Béatrice : - Tu sais s'il avait des problèmes, Arthur ?

Julien : - On m'a rapporté qu'il s'était engueulé avec le gars de la compta la semaine dernière.

Béatrice : - Ça, ce n'est rien ! Tous les 6 mois, Pascal lui sucre du budget. Arthur, lui tient tête, pardon, lui tenait tête. C'était surtout pour nous. Il affectionnait particulièrement les « soirées de la reconnaissance », comme il les nommait. Peut-être, des problèmes persos ?

*Félix et Philippe entrent dans la pièce. Philippe devient livide et ne peut détacher son regard du corps inerte d'Arthur.*

Félix : - Vous disiez quoi ?

Béatrice : - On disait qu'il avait peut-être un truc grave perso pour en arriver là.

Félix : - On le dépend ?

Julien : - Non, la police a dit de ne toucher à rien et que ceux qui ont découvert le corps restent bien dans la pièce.

Félix : - Mince, on est coincé ici. Je pensais que Philippe, vous alliez pouvoir nous relayer.

Julien : - En tout cas, ça fait froid dans le dos. Je me sens si con, première réunion en physique depuis des mois, je me faisais une joie de vous voir tous. Si c'est pour tomber sur ça, j' préfère rester en télétravail !

Béatrice (*se tournant vers Philippe*) : - Vous saviez, vous, qu'il allait mal ?

*Philippe s'assoit, se prend la tête entre ses mains, incapable de parler.*

Béatrice : - Philippe, ça va aller ?

*Philippe ne répond rien.*

Félix : - Franchement, s'il s'est suicidé ici, c'est qu'il voulait montrer qu'il n'en pouvait plus du boulot.

Julien : - Ouais, sûrement. (*Regardant le pendu*) Arthur, quel message voulais-tu nous faire passer ? (*Se tournant vers Béatrice et Félix*) Vous qui le côtoyez tous les jours, vous n'avez vraiment rien remarqué ?

Béatrice : - Avec tous les gens comme toi qui farnientent dans leur maison avec piscine depuis le COVID, ça n'a rien arrangé.

Julien : - Oh, ça va. Je ne l'ai pas tué quand même.

Béatrice : - On ne sait pas, ça. Pour Arthur, c'était un vrai casse-tête. Il devait communiquer équitablement avec toute son équipe. Impossible d'être impartial.

Félix : - Arthur a tissé des relations plus fortes avec nous, les Parisiens. On déjeunait ensemble, on le retrouvait à la machine à café. Chef, comme tu vas nous manquer !

Béatrice : - Skype ne remplacera jamais le contact direct. On était privilégiés ici. On voyait bien qu'Arthur finissait par oublier les gens à distance.

Félix : - Quelqu'un s'en est peut-être plaint ?

Julien : - Quelqu'un en télétravail se plaindre ? Je n'y crois pas.

Béatrice : - Tu ne connais pas Valérie ! Jamais contente, toujours à râler. Elle dit, comme toi, qu'elle ne peut pas venir au bureau, qu'elle est fragile, que si elle chope le COVID, elle en mourrait, et à côté de ça, elle peste parce que son réseau est trop lent et elle a le toupet de dire que c'est la faute des serveurs informatiques de MONPAC, alors qu'on sait tous qu'elle ne veut pas se payer la fibre.

Félix : - Je rectifie : elle veut que MONPAC prenne à sa charge l'installation... 150 euros. Alors, oui possible, que ce soit un cumul d'emmerdes de boulot qui ait poussé Arthur à bout. Il n'était pas très bien depuis quelque temps.

Julien : - Elle n'a pas tort quand c'est l'entreprise qui te demande de rester chez toi. Je vous rappelle encore qu'ils ont fermé le site d'Angoulême. Là-bas, on est tous en télétravail. Mais ce n'est pas le cas de cette pingre de Valérie qui vit à Paris. Tu vois, Béatrice, moi, j'ai bravé le COVID dans le

train hier soir, puis dans le métro ce matin. Je ne suis pas une Valérie, moi !... Sur un autre sujet, Arthur est bien sorti de Polytechnique, non ?

Béatrice : - Oui et c'est quoi le rapport ?

Julien : - La pression, la prépa, les concours, les ingénieurs sont des grands habitués. Pour lui, des Béatrice râleuses, c'était une toute petite ombre au tableau.

Félix : - 35 ans, beau gosse, Arthur, tu devais être désespéré pour en arriver là. Allez dis-nous, on t'a refusé une promotion, une mutation ?

Félix *se tournant vers Philippe* : - Vous savez, peut-être, vous ?

Béatrice *enchaîne sans attendre la réponse de Philippe* : - Ou alors, c'est perso. Félix, toi, qui discutais souvent avec lui dans son bureau. Tu sais s'il avait une copine ?

Félix : - Non, il était très discret.

Julien : - De quoi discutais-tu alors avec lui ?

Félix : - Boulot, que boulot. Je lui exposais mes points de vue.

Julien : - Toujours à te la ramener ! Comme en réunion téléphone, on n'entend que toi.

Félix : - Je ne te permets pas. J'ai des idées moi au moins. Et je suis toujours partant pour intégrer les groupes de travail transverses.

Julien : - Avec le salaire que tu te fais, c'est un peu normal non ?

Félix : - j'ai ce salaire parce que je me donne à fond.

Julien : - Peut-être que tu as épuisé Arthur. Imagine, être responsable de cinq individus comme toi, tu n'as plus le temps de gérer l'équipe, les demandes qui viennent d'en haut (*Julien pointe du doigt Philippe*).

Félix : - Mais n'importe quoi. Il ne faisait pas plus d'heures que moi.

Julien : - Comment tu sais ? Il bossait peut-être de chez lui le soir et le week-end.

Félix : - Parce que tu recevais des mails le week-end, toi ?

Béatrice : - Eh, arrêtez de vous disputer. Rien n'est sûr que ce soit le boulot qui l'ait poussé à bout.

*Un bip de téléphone se fait entendre dans la poche du mort.*

Félix (*blême*) : - Mince, vous avez entendu ?

Julien : - Attendez... Je vais positionner la chaise sous lui et...

Félix : - Non ! Le flic a dit de ne toucher à rien.

Béatrice : - Félix, ne nous dit pas que tu ne veux pas savoir.

Félix : - Si, mais...

Béatrice : - La police ne lâchera aucune info, autant qu'on jette un œil avant leur arrivée. Attends, prends le téléphone d'Arthur avec mon mouchoir pour ne pas laisser tes empreintes.

Julien : - Non, mais, on n'est pas au cinéma, tu vois quelqu'un l'assassiner, toi ?



Félix : - Béatrice a raison, prends son mouchoir.

*Julien prend le mouchoir, attrape le téléphone dans la poche arrière du pantalon du mort et descend de la chaise.*

Béatrice : - Alors, ça dit quoi ?

Félix : - Ça vient d'une certaine Marie. Elle a écrit : « je suis inquiète. Je t'ai entendu pleurer cette nuit. Ne comprends pas pourquoi. Voulais en parler avec toi ce matin, mais tu étais déjà parti à mon réveil. Appelle-moi, S'il te plaît. Bisous ».

Béatrice : - Alors, il a, il avait une copine. Mince, qu'est-ce qui peut amener un jeune en couple à se donner la mort ?

Julien : - Un classique, elle le trompe et lui ne le supporte pas.

Félix : - Ou alors, il apprend qu'il a une maladie dégénérative incurable et il ne veut pas qu'elle le voit dans cet état.

Béatrice : - Ou c'est lui qui la trompe et il ne se supporte plus.

Julien : - Non, ça, ça ne tient pas la route. Un homme qui trompe sa femme ne se donne pas la mort.

Béatrice : - Ou il apprend que finalement, sa copine est sa demi-sœur.

Julien : - Béatrice, tu regardes trop de téléfilms. Reviens sur terre !

Béatrice : - Hé, je suis la doyenne ici, un peu de respect s'il te plaît.

Julien : - Alors, aide-nous avec ton « expérience ».

Béatrice : - Il faut que j'arrive en pré-retraite pour vivre un truc pareil. Qu'est-ce j'en sais, moi, de sa relation avec Marie ?

Julien : - Y'a une Marie à MONPAC à Paris ?

Béatrice : - Moi, j'connais que Marie Verneuil et la stagiaire de l'accueil.

Félix : - « S'il te plaît » en toute lettre et aucun smiley, je tablerais plutôt pour Marie Verneuil.

Julien : - Eh ben, si c'est Marie Verneuil, il avait bon goût notre chef...

Béatrice : - Un peu de respect, tout de même, il est encore dans la pièce

Julien : - Ben quoi, il est mort !

Béatrice : - Mais peut-être nous entend-il.

Julien : - Tu crois à ces histoires, toi ?

Félix : - Stop, vous deux. J'ai une idée. Je connais très bien Paul, l'assistant de Marie Verneuil.

*Béatrice et Julien le regardent surpris, Félix continue :*

Félix : - Oui, je joue au tennis avec lui. Ne soyez pas choqués, ça s'arrête là. Je lui envoie un SMS de suite pour lui demander si Marie Verneuil sort avec Arthur.

Béatrice : - Marie Verneuil avec Arthur et on n'aurait rien vu ?

Julien *pour taquiner Béatrice* : - Fais nous un signe, Arthur, si Marie Verneuil était ton amoureux.

Béatrice : - Julien, arrête, tu n'es pas drôle. Philippe. Vous saviez, vous ?

Philippe : - Non.

Félix : - Un nouveau SMS de Paul.

Béatrice : - Déjà ?

Félix : - Il est réactif, lui au moins.

Béatrice : - J'aime mieux ne rien avoir entendu.

Félix : - Vous voulez connaître la réponse ou quoi ?

Béatrice : - Vas-y, fais-toi pas prier.

Félix (*en lisant le message*) : - « Oui, il se prénomme Arthur, tu le connais bien ». Putain, il ne m'a jamais rien dit, ce salaud.

Julien : - Ben, il sait tenir sa langue lui, pas comme d'autres.

Félix : - T'es gonflé, t'es le premier à m'appeler pour avoir les ragots de Radio-moquette.

Béatrice : - Ah, le piment du bureau ! Demande à Paul si sa chef, enfin Marie Verneuil était malheureuse ces derniers temps.

Félix : - Ok, voilà, euh... hop, demande partie.

Béatrice : - Les SMS, c'est comme une partie de tennis entre vous ?

Félix : - Oui, tout comme. Ah, réponse de Paul : « Tu es bien curieux. Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Mince, je réponds quoi ?

Béatrice : - Ben rien, ce n'est pas à nous de lui annoncer. Imagine que c'est sa patronne la meurtrière et que son message lui sert d'alibi.

Félix : - Marie Verneuil, une meurtrière ? Dans ce cas, le pape a 10 enfants.

Julien : - L'image n'est pas impossible.

Félix (*s'énervant*) : - Marie Verneuil, c'est la DRH la plus compréhensible que je n'ai jamais connue. En la regardant, tu vois un paquet de chamallows tout tendres.

Julien : - Tiens, tiens. T'en étais amoureux toi aussi !

Félix : - Tu me connaîtrais mieux, tu saurais que ce n'est pas ma came ! Et puis, elle ne pourrait jamais accrocher toute seule Arthur sur la poutre du plafond, il pèse son poids le petit père.

Julien : - Mais tu pouvais être amoureux d'Arthur, non ?

Félix : - Non, mais ça ne va pas bien ! C'est le chef quand même ! Et puis, Arthur, c'était un vrai hétéro. Et puis, tu insinues quoi avec toutes tes questions ? J'suis ton collègue, pas un assassin !

Julien : - Non, non, juste par curiosité.

Félix : - Bon, abstiens toi de dire des conneries, ça vaut mieux !

*Le téléphone d'Arthur émet un nouveau bip. Béatrice se jette sur l'appareil.*

Béatrice : - Un autre message de Marie. Elle écrit : « T'as une réunion avec P. aujourd'hui ? C'est pour ça que tu es dans cet état ? »

Félix : - P. Qui peut être P ?

Julien : - Paul ?

Félix : - Paul, mais pourquoi Paul ? Ce serait quoi le lien avec Arthur ?

Julien : - Ben, il est tombé amoureux de sa chef.

Félix : - Non, Paul, il n'arrive déjà pas à écraser une araignée sur le cours de Tennis, alors tuer un être humain, non.

Julien : - Alors Pascal de la compta ? Béatrice, tu vois, j'avais raison.

Félix (*en rigolant*) : - Pascal, tu ne l'as jamais rencontré. Il est en fauteuil roulant.

Béatrice : - Philippe, vous êtes bien silencieux. Vous avez une idée, vous ?

Julien (*se tournant vers Philippe*) : - C'est vrai Philippe, vous êtes concerné. C'est vous, P ?

Philippe : - Moi ? Mais non, je ne l'ai pas pendu !

*Un nouveau message arrive sur le téléphone du mort.*

Béatrice : - Ah encore un message de Marie Verneuil : « Fais toi aider, va porter plainte contre ton chef. Tu ne peux pas rester sans rien faire. »

Julien : - Philippe, mais, vous lui avez fait quoi ?

## LE GRAND JOUR

*Amélie Gyger*

*Un homme. Une femme. Elle se regarde dans le miroir. Lui est derrière. Il la regarde dans le miroir. Leurs regards se croisent.*

LAURENT : Alors, c'est le grand jour ?

*La femme le fixe.*

ELISA : Tu es venu.

LAURENT : Oui.

ELISA : C'est gentil.

*Une pause.*

ELISA : T'as pas changé.

LAURENT : Toi non plus. Enfin, si, un peu. Mais pas trop.

ELISA : On me reconnaît quand même ?

LAURENT : Oui.

ELISA : Alors ça va.

*Une pause.*

LAURENT : C'est marrant, je la voyais pas comme ça ta robe.

ELISA : Moi non plus. C'était pas mon premier choix, mais elle m'a parlée tout à coup. Celle que j'ai essayé en premier était...

LAURENT : Ressemblait trop à l'autre ?

ELISA : Oui.

*Une pause.*

LAURENT : C'est bien. Tu as l'air d'aller mieux. D'avancer.

ELISA : J'avance.

LAURENT : Sans regarder en arrière.

ELISA : Si, je regarde. Mais...

LAURENT : Mais tu fais de ton mieux.

ELISA : Oui.

*Une pause. Elisa rit.*

ELISA : Je me sens bête.

LAURENT : Pourquoi ?

ELISA : Tu te souviens, le 1<sup>er</sup> août chez ma mère ?

LAURENT : Lequel ? Celui à Savièse ?

ELISA : Oui.

LAURENT : Oui je me souviens.

ELISA : Il faisait tellement chaud. Pas un nuage, grand soleil sur les Alpes et les enfants jouaient avec le tuyau d'arrosage. On avait renoncé à les garder au sec ; en même temps, il faisait une chaleur pas possible. Nous on était encore à table – c'est toujours comme ça, les enfants foutent le camp en premier – on finissait le dessert. Et tu m'as regardé. T'avais ce truc dans les yeux, comme une urgence, et tu m'as dit : tu viens ? Je me suis demandé si c'était bien sage, si t'allais tenir le coup, s'il valait pas mieux se reposer, et en même temps il faisait si chaud. Je t'ai suivi. Quinze minutes plus tard on était tout autant trempé que les gosses, des taches d'herbe sur le pantalon et des trahisons plein les dos – oui je me souviens de ton acharnement. Ensuite on nous a refile les vieilles fringues de mémé et on s'est retrouvé à frotter les taches dans le lavabo de la salle de bain, pour éviter qu'elles s'incrument. Je crois que t'as jamais réussi à récupérer ce short beige, il était foutu. On avait dit qu'on mettrait un patch dessus, une image débile, mais on l'a jamais fait. On rigolait comme des gosses, moi, avec mes cheveux en bordel et toi avec ton coup de soleil sur le crâne. C'était un des derniers après-midis où tu te sentais assez bien pour rester aussi longtemps dehors. Le soir, il faisait un peu meilleur, moins lourd. On s'est couché dans le jardin à regarder les étoiles. On regrettait que ce soit pas encore le moment des Perséides. On s'est dit qu'on irait ensemble dans la montagne pour les voir.

LAURENT : Mais on y est pas allé.

ELISA : Non.

LAURENT : Et tu y penses souvent ?

*Une pause.*

ELISA : Parfois. J'y pensais beaucoup plus avant. C'était comme un grand couteau, là dans le ventre. Si j'osais bouger, remuer, si j'osais vivre ou ne serait-ce que respirer, je me blessais. Et ça saignait à nouveau, de l'intérieur, comme si j'étais rien d'autre qu'une plaie béante.

LAURENT : Et aujourd'hui ?

ELISA : Aujourd'hui ça prend moins de place.

*Elisa ajuste le voile blanc devant son visage. Une petite fille déboule dans la pièce.*

LILY : Maman, c'est l'heure ! Tu viens ?

ELISA : Merci mon cœur, j'arrive.

*Elisa se lève. La fillette prend sa main.*

LILY : T'es trop belle ! *Un temps.* Avec qui tu parlais ?

ELISA : Avec personne.

*Elles sortent.*

## ATELIER D'ANNE LORHO

### *L'aventure poétique ou l'invention d'une langue*

Au fil des heures passées à s'aventurer dans les textes poétiques (de Verlaine à Queneau, de Guillevic à Mahy) et à se frotter à la matière des mots, à la malaxer pour la faire sienne, inventer sa propre langue, singulière, affranchie des contraintes. Une langue aux accents baroques, minimalistes, insolites, luxuriants, tranchants, jubilatoires, qui sait ?

S'y baigner, la déployer d'un atelier à l'autre, la faire vivre et palpiter, résonner.

En bref, entrer en Poésie, comme on conquiert un territoire inédit.

*Anne Lorho*

la vitre vole en éclat

ligne de crête sur horizon mat

les pierres

leur clignotement brut

la terre béton armé

tige d'acier

j'ai le corps transpercé      lézardé du dedans

mes cris tranchés

une ligne de faille dévore ma mémoire

un boulevard creuse mon corps

mortier de chair et de sang



## *Audrey Avanzi*

### **perdu le ciel**

Sous le gris et les blocs je dévie en labyrinthe Qu'en est-il de  
la ville vue d'en haut lorsqu'on la déplie elle traîne avec elle  
ce long sanglot Impatience à la vitre le ciel d'orage se charge  
d'une seconde peau l'enfant invente une histoire je n'ai plus  
le ventre à fuir

### **la pluie n'est plus**

Je sors dans la rue Cacophonie de sons qui vrombissent qui renâclent ils  
pressent passent compacts dans un dédale je ne vois plus rien l'œil rêche  
j'ai l'air d'une herbe folle sur le basalte dans ce chantier en attente La  
mousse n'est plus la mousse la terre n'est plus la terre l'écorce est  
prisonnière d'un tube à essai on entend un chagrin de vague des ombres  
en cadence altérée s'abritent sous des coupelles colorées L'eau déborde  
les trottoirs pour nettoyer les phares dans ses reflets mon souvenir  
s'altère la pluie n'est plus la pluie la source n'a plus de paupière Je la  
tiens entre mes mains

## en silence

je voulais te dire avant les menhirs de poussière  
avant les toiles d'araignée avant que le tamis ne crache la terre  
avant

nos royaumes déclassés

éclipse

pour des raisons de sécurité

entrailles fragiles

risque d'éclatement

le cimetière est fermé jusqu'à nouvel ordre

## *Etienne Wojewedka*

### **Walter Serner**

Le concierge de l'immeuble  
On a pu accéder au toit,  
Aux voûtes de bronze  
Cernant ainsi les écaillures  
Paris est une fête disait-on ;  
Il ne reste au nez que  
Lutèce, la ville Lumière,  
Dans la noce d'un chien-hamac et  
De quoi se tenir à carreau entre

Walter est en grève,  
Mon beau Paris  
Souvenir du vase de Vix  
Des tuiles courant sur le faîte,  
Mémorable les parfums des Cris de la Muette  
Flairance de colombins, oud de fiente  
La douzième Terre, paraît-il...  
Du petit peuple mouche, boulevard Suchet  
Le chiendent du tarmac et les graines de souchet

### **Nuit Noire**

Ombre silencieuse  
Mare de café sans sourire  
Elle est comme une évidence, un camouflage  
  
Je me sens seul.

### **Petit Caillou**

Roche de bourbon en attente  
L'insignifiance que balaye le temps  
Le reste immobile

### **Lac**

Eau de vie vigilante mais sobre  
Sur laquelle glisse de petites voiles  
Aux abords du Léman, je pense à Noailles  
Les pieds dans la vase  
Mon cœur d'argile

## Nuages

Noyé dans les nuées, optiques, opaques  
Mouillé par le ciel, je marche sur du coton  
Les oiseaux à mes côtés migrent vers les terres  
Je m'emplis de signes et d'illusions

## Clepsydre

*Être et temps*, est-ce Heidegger ?  
Quel dégoût une livre de l'heure !  
C'est le salaire d'une vache à lait – Salers  
De préférence les yeux au ciel, je m'envole,  
Valet de Chœur, comme Saint John, je persévère,  
C'est l'*Amer* qui vient si je perds mon temps,  
*Obtempéris* par le syndrome de la cabane  
La Clepsydre, ou la liturgie des sens trompeurs,  
Ici s'emmêle les mots-à-mot de l'âne au coquelicot  
Ma vie baignée dans l'hydromel

## Carnaval

Sous le masque du temps, j'ai omis le monde  
Ruines nouvelles  
Au chant perdu des gondoliers  
Que les canaux évident  
Carnaval fragmenté  
Comme un Arlequin (je) me rue dans la voracité des couleurs  
Le jour de l'Ascension  
Le Jour du Bucentaure au Môle  
Ce port qui n'a plus d'attache

## *Katia Chibi*

### **Rêve de tesson**

Ce matin, j'ai marché sur un tesson de lumière qui dormait sous mon lit. Il n'avait pas fini son rêve. Mon pied saignait, les globules couraient vers la sortie, télescopage à répétition rires en pagaille, enfin le grand air. Le rêve les regardait un à un, et s'il s'échappait lui aussi ? Assez d'être enfermé dans la cervelle d'un tesson, chaque nuit un rêve nouveau à inventer. Il se faufila à l'extérieur et l'air de rien, essaya de se frayer un chemin entre les évadés qui arrivaient d'en face. Il finit par atteindre les berges qu'il écarta sans faire de bruit puis s'engouffra dans ma chair. L'assoiffé monta jusqu'au pays de ma mémoire et écouta.

#### Le premier jour

Saveurs des mûres sauvages, perles de sang noir faites d'autres perles minuscules qui toutes s'embrassent, les bouches se mêlent les unes aux autres, le sang noir dit la folle passion ; perles cueillies une à une, volées à la ronce gardienne du gynécée, perles posées dans le creux de la main avec délicatesse, trophée du jour qui gardera la trace de sang puis finira dans une autre bouche...

Le rêve était déçu : rien de nouveau, cette histoire de mûre, il l'avait déjà racontée au tesson. C'est qu'il ne savait pas que mémoire et rêve sont deux mêmes mots.

## Claire Nicolas

### Sa guerre

Le signal mugit, le souffle infiltre la chair du ventre, remonte vers ses seins propulsé à l'intérieur-sans issue.

La nuit mugissait, enfouie, au 4ème sous-sol, gorgée de peur et de contraire.

J'avais expliqué d'arrache-pied mon départ.

Je me contrains à respirer, extraire le son par mon larynx comme ton rire libre inextinguible. Ici ton rire trotte court.

Je m'étais accroché à des contes. Si étonnants et contradictoires. Ils frappent à mes tempes leurs reproches. Ils prennent leur envol vers la réalité, prison provisoire aux parois silex. Autour, je vois des enfances sans château de sable.

Il tentait de reprendre pied, d'accrocher ton regard dans son jardin intérieur. Il appelait la moquerie de ton rire, ce souvenir de café turc au marc granuleux désagréable au palais. Ton rire

Je luttais. Factice qui sait la frontière entre curiosité et peur.

Je me suis gorgé d'exotisme, de miel cannelle vite éteint, mes papilles sont poivrées d'épices indistinctes.

Il était prévenu.

J'entends la sentinelle qui passe, la guerre, me dit-elle, la guerre est là.

Trancher le cou du canard, macérer les morceaux dans un mélange d'huile et de thym, servir longuement mijoté, la sauce coule sur mes doigts.

Gratter la terre ou sombrer.

Et pourtant il y avait ces bosquets où les fauvettes s'insouciant des hommes. L'eau nécessaire et résurgente.

Il avait vu l'hôpital, gémissent pour compagnon, une ivresse d'alcool fort comme anesthésiant.  
La mort en blanc et sale.

Petit à petit l'odeur de la peur se mêlait au mugissement.

Parfois une ombre aux vagues parfums vanillés et des rires nerveux insaisissables.

Sa vie d'avant dilatée et le temps, vie en suspens.

Un chuintement court et sec cisaille l'air, aléatoire, insomniaque.

Je tentais une autre méthode, accueillir respirer le signal, je tentais d'en faire un ami. Chercher la paix à tout prix, écouter les harmoniques d'un ruisseau, au loin des moteurs familiers, retrouver un chemin brisé.

Va-t-il tenir, simple témoin, fuir ou prendre les armes, lui aussi ?

L'alerte se délitait dans l'aube éveillée.

## *Claire Coursoux*

1

nous vivons dans la pierre aux abords des pêchers roses jaunes verts tu m'éclabousses soleil bas dans la lande sèche nos mains entremêlées dans nos visages et la terre parfois imbibée de pluie nous allongeons nos corps nos frottements de peaux nulle part nous nous endormons dans les mutations de nos lèvres désordonnées par quelques grammes de calcaire sur les collines molles sur la terre qui tanguent juste avant la fin de l'été comme un tremblement silencieux quasi imperceptible pourtant nos corps nos froissements nos battements de cœur sur les pierres bancales

2

au débordement du bleu au rétrécissement du jour nos doigts avalés par les flaques d'eau nos mains chassent l'océan pourtant nos silhouettes demeurent sur la jetée dans le prolongement des algues dans le prolongement du cuivre de la lumière à force nos bouches deviennent bourrasques presque rien nos yeux cherchent dans les hachures de l'eau nos secousses jusqu'au lendemain

3

laisser nos lèvres grillages rouillés pierres le long des murs nos voix simplement orties de toutes parts à l'arrachée de nos bouches